

Libéria III

—

2008

Par laurent

Monrovia, le mardi 19 février 2008

C'est le matin, tôt. J'ai dormi quelques nuits dans la chambre d'un collègue absent. En face de moi, un immense poster célèbre les Alpes suisses. Bien d'autres objets d'usage quotidien sont peints en rouge vif et croix blanche: tasses, fauteuil pliable, bouteille,... Au moins, je sais pour quel pays je travaille!

Il fait très calme à cette heure. On n'entend ni la mer - pourtant à cent mètres - ni oiseaux, ni êtres humains. On n'entend, en fait, que le ronronnement monotone du générateur, un son d'une constance usante, sans modulation. En journée, l'espace sonore est dominé par les klaxons des voitures dont le concert n'a de cesse, et à ma grande surprise par des souffleuses à feuilles, utilisées ici pour pousser l'eau vers les trop rares bouches d'égout. La route principale le long de laquelle est construite Monrovia vient d'être revêtue de beau bitume frais, aux frais, justement, des Américains, et une armée de manœuvres est employée pour moitié à l'astiquer à la brosse (Si, si!) et pour moitié à peindre les bordures des trottoirs en rouge, bleu et blanc, couleurs communes aux drapeaux du Libéria et des États-Unis. Tous ces préparatifs sont bien sûr destinés à honorer la visite dans quelques jours de "W". Toute l'activité de la capitale sera alors paralysée: heureusement que je n'y serai plus!

En effet, aujourd'hui est le grand jour de mon envol pour Voinjama, où je suis assigné pour mon plus grand bonheur. Il me tardait de connaître autre chose du Libéria que sa capitale et les cinquante kilomètres autour! Je vais enfin connaître l'"autre" Libéria, celui de l'intérieur des terres, celui sans ONGs, celui sans gros propriétaires qui vous louent un *compound* le prix d'un appartement du même nombre de pièces à Paris...

Je suis arrivé au Libéria vendredi soir, ce qui était une très bonne idée: j'ai ainsi pu profiter du week-end pour faire connaissance avec mes quatre collègues de la capitale. Bien entendu, nous sommes allés voir la pizzeria sur laquelle je travaillais la dernière fois, et que je n'avais pas vue terminée. J'avoue sans modestie que deux ans d'usage ont patiné les briques, et que le tout a fort bien vieilli. Je suis ravi - et, je ne le cache pas, un peu soulagé aussi!

Nous sommes aussi allés faire quelques courses de première nécessité pour notre station dans la jungle. À ce niveau-là, je dois dire que Monrovia n'a pas changé, à mon grand désespoir. J'espérais du neuf, j'espérais de l'exotisme, j'espérais une évolution, j'espérais, en fait, des surprises - et au final, je reconnais chaque immeuble, chaque supermarché libanais, et parfois même chaque caissier. J'aurais imaginé que la vie s'écoulait plus vite en mon absence...

Une chose pourtant n'est pas pareille, c'est mon regard sur les femmes. Après une mission au Pakistan, j'avoue redécouvrir la beauté altière qu'ont ici des femmes de tous âges, des femmes qui se maintiennent en équilibre parfait sur la ligne de partage entre "se cacher" et "s'exhiber". Ça, et le rire des enfants. J'avoue ne pas comprendre que les Pakistanais se refusent un tel spectacle à la fois beau et innocent - c'est dommage pour eux!

Voinjama, même jour

Devinez d'où j'écris? Je vous le donne "Émile": de mon container! Ben oui: ici aussi, nous devons déménager pour gagner quelques chambres, mais en attendant il n'y a pas de place pour moi. Heureusement, comme il n'y a pas d'hôtel à Voinjama, les Nations Unies ont aménagé un petit centre d'hébergement dont les chambres sont des containers et une maisonnette la salle de restauration. Les gens sont gentils. L'ambiance est bon enfant. Tout va donc très bien.

Le vol était magnifique, surtout l'atterrissage sur une petite bande de latérite rouge perdue dans la jungle. Voinjama est dans une zone de collines, près du point culminant du pays, et il y fait fort bon. La chaleur est moins étouffante qu'à Monrovia - moins humide, surtout. Et il paraît que les nuits sont fraîches.

Paysage magnifique. Climat enchanteur (en tous cas aujourd'hui). Population accueillante. Je n'ai pas mis long à faire la somme: non seulement je crois que je vais me plaire ici, mais en plus je me remets à aimer l'Afrique! Bien plus que je le pouvais dans une ville comme Monrovia!

J'ai été accueilli par l'équipe d'ici: trois vieux bonshommes au cheveu blanc. Non, à vrai dire j'exagère pour le troisième: l'un d'entre eux n'a pas la semaine de vacances supplémentaire à laquelle ont droit les plus de cinquante ans. Il s'agit de l'architecte de l'hôpital, notre autre gros progrès ici à Voinjama.

Trois bonshommes, donc: voilà qui me change des ONGs, où la règle est plutôt aux jeunes femmes et l'exception aux hommes comme aux vieux! Pour l'instant, je ne suis pas sûr que je regrette la situation. Je vous dirai à la longue... En tous cas, je n'avais jamais vu une équipe pareille: si on cumule Monrovia et Voinjama, nous sommes huit, tous hommes, et je suis de très loin le plus jeune. Le suivant doit avoir quinze ans de plus que moi...

Du coup, l'ambiance est plutôt différente: moins de soirées "*Diapason rouge & chansons paillardes*" en perspective, et plus de tranquillité. Voilà qui n'est certainement pas pour me déplaire non plus. En fait, j'aime bien les deux! Et puis, si cette tranquillité me pèse, rien ne m'empêche de descendre quelques jours à Monrovia!

Et demain, Markus m'emmène pour un voyage de deux jours faire le tour de nos projets. Nous dormirons dans la jungle, quelque part. Nous mangerons ce que

nous trouvons, et nous nous coucherons tôt car il n'y aura pas d'électricité. Ah, que je me réjouis! Je vous raconterai tout ça dès mon retour.

Même lieu, deux jours plus tard

Me voilà de retour dans mon "container de passage", épuisé mais heureux comme on dit dans les romans. C'était une belle balade à laquelle nous avons eu droit là, et qui présage d'une bien belle mission.

La moitié de ma tâche consiste à aider les écoles existantes du "département" où nous sommes (*Lofa County*, qui a effectivement la taille d'un département français), soit en fournissant des bancs (avec table intégrée, bien sûr), soit en fournissant des uniformes (ce qui est un symbole très important et attire bien des enfants à l'école). Dans les deux cas, les objets sont produits dans le village même, ce qui a un impact positif considérable mais requiert une gestion complexe, tentaculaire et rigoureusement transparente.

Nous étions quatre dans la voiture: outre Markus-mon-prédécesseur, mes deux seuls associés locaux (semble-t-il). Le premier, Marvin, sera mon assistant proprement dit. C'est un gars du coin, mais qui a grandi à Monrovia. Il en veut, et il assure pas mal. Le second, Alfonso, est chauffeur. Il est reconnaissable à sa voix grave qu'on dirait charrier des galets et à son rire enfantin, permanent.

Au fait, Markus m'a détrompé: il n'y a pas d'exception! Mes trois chers vieux ont tous passé les soixante ans, sans exception! Quelle équipe...

Mais revenons au voyage: paysage de légende, forêt tropicale, lianes et bambous, et les reliefs de la routes qui nous réservaient de soudaines perspectives sur les collines environnantes. Un rêve. Si seulement vous pouviez être là! Et puis... pas un mètre carré d'asphalte (il n'y en a nulle part dans le *Lofa county*), et même pas de couverture téléphone. Vous en connaissez encore beaucoup, vous, des endroit où un natel ne sert que de réveille-matin? Et des poules partout, tout le temps, de tous âges et de toutes tailles. Cot-cot!

Le soir, nous avons dormi dans le *campound* d'une ONG qui non seulement nous y laisse l'accès en son absence mais en plus nous autorise le générateur, soit l'électricité, soit la possibilité de lire après 19:00! Joie et pétulance.

En tous cas, ce premier aspect du boulot n'est pas pour me déplaire... Mais pour ce soir: dodo!

Voinjama, le 22 février

J'ai deux raisons de me réjouir ce soir.

La première, c'est que nous avons inauguré une école avec Markus. Les villageois étaient confondants d'enthousiasme et de reconnaissance. Ils ont enchaîné

discours, prières, danses, chants pendant bien plus long qu'il était prévu. Mais tant mieux, car c'est une façon de s'appropriier leur bâtiment. J'ai particulièrement apprécié les chants, dont un avait été composé à l'intention de Markus. Et puis, j'ai bien ri du maire de Voinjama qui a commencé son discours par: "Je ne vais pas vous faire un discours, je veux juste partager votre joie.", mais qui a tenu le crachoir pendant plus longtemps que tous les autres! Et puis, un autre officiel nous a demandé d'autres bâtiments (Bien sûr!), mais il a eu la délicatesse de faire remarquer aux villageois qu'ils avaient aussi leur part de boulot à faire, et qu'il leur appartenait de construire des latrines avant de nous redemander quoi que ce soit.

En fait, il y avait beaucoup d'officiels, ce dont je me félicite: nous nous distinguons justement par notre travail *avec* ces autorités locales, et non malgré ou contre elles. Et c'est apprécié!

La seconde raison expliquant ma bonne humeur est que Thomas est arrivé. Il est juste à côté de moi à écouter du Pink Floyd à fond. Il est probablement plus proche des trois autres que de moi en termes de génération, mais nous sommes désormais deux nouveaux face au bloc des trois "anciens". Je n'ai peut-être pas souligné qu'ils étaient tous trois là depuis plus d'un an, et que la force de leurs habitudes m'excluait fatalement un peu. Tandis qu'avec Thomas, nous commençons à former une "nouvelle équipe". Ouf!

Je ne vous ai pas encore parlé de l'hôpital. C'est simple: tandis que je m'occupe dans mon coin de mon projet "écoles & routes", tout le reste de l'équipe est sur un énorme programme d'hôpital. La construction dure depuis deux ans et arrive à terme. L'inauguration rassemblera bien du beau monde, à commencer par Madame la Présidente Ellen Sirleaf elle-même, et à continuer par bien des diplomates suisses. Notre mois de mars sera totalement centré sur cet événement majeur dans la mission. Et ensuite, Thomas sera là pour assurer le lancement médical, pendant un an.

Voilà. Il est temps que nous allions souper. Youpee!

Même endroit, le 26 février

Hier soir, nous avons fait raclette, à cinq expats. Nous commençons tout doucement à nous connaître et à nous apprivoiser. Bien entendu, je passe mon temps à écouter et relancer les discussions sur leurs souvenirs, leurs aventures, leurs plus belles missions, leurs plus grandes peurs, et mille autres anecdotes qui leur appartiennent.

Le reste du temps, nous voyageons dans la jungle, toujours la même équipe de quatre, pour que je sois officiellement présenté à tous nos partenaires... Je commence tout doucement à prendre le projet en main.

La semaine prochaine, nous descendrons tous à Monrovia en voiture (une journée s'il ne pleut pas) pour une formation, et ensuite je remonterai tandis que Markus rentrera chez lui... Cette fois, ce sera mon tour!

Voinjama, le mardi 26 février 2008

Il pleut.

Ce n'est pas une de ces petites pluies lancinantes qui ferait chanter Renaud: "Tu peux pas t'casser, y pleut", ni une triste pluie monotone qui ferait dire à Verlaine "Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville" - non, c'est une belle grosse pluie tropicale, envahissante, omniprésente, incontournable.

Déjà, hier soir, j'ai été tenu éveillé par une telle pluie qui pénétrait dans mon container. Assez peu, certes, mais Jacques et moi sommes d'accords pour dire qu'au prix où nous louons ces containers, ils devraient ne pas fuir. Plus de trois cents euros la semaine, ce n'est pas rien, même au Libéria-où-tout-est-cher!

Je l'aime bien, Jacques. C'est le doyen de l'équipe. Ce soir, comme la pluie m'empêchait de rentrer, il a débouché une bouteille de rouge. Moi, pour ne pas être en reste, j'ai sorti du bon gruyère salé vingt ans d'âge en cave de chêne. Nous avons discuté - autant, tout au moins, que le permettait le formidable tambourinement de la pluie sur la tôle du toit. Il m'a promis une maison pour moi tout seul, tout bientôt.

La pluie a fini par tarir. Heureusement, Jacques a précisé que "tant qu'il ne pleut que la nuit, c'est encore la saison sèche!" Alors, ce seras pendant nos sorties dans la jungle que nous allons nous marrer!

Même endroit, deux jours plus tard

Cette nuit encore, il a plu. En discontinu, certes, mais du crépuscule à l'aube. Et ce matin, les lumières extérieures étaient masquées par des insectes opiniâtres tandis que le sol était jonché des cadavres de ceux que la nuit avait épuisés: termites, fourmis volantes, sauterelles, papillons de nuit plus larges que ma main doigts écartés, et, bien sûr, moustiques. Ça fait "crouic crouic" quand on marche, comme lorsqu'on a des souliers de cuir neufs.

Hier soir, je terminais un livre un peu étrange d'Alain Damasio. J'y ai pêché cette citation, presque conclusive de l'ouvrage: "La solitude est cette ombre que projette la fatigue du lien chez qui ne parvient plus à avancer peuplé de ceux qu'il a aimé, qu'importe ce qui lui a été rendu." (La horde du Contrevent)

Non, je ne me sens pas seul, bien au contraire. Je me sens peuplé, habité par mes amis, par ceux qui comptent pour moi, par des voix et des présences, par une chaleur douce et constante, sur laquelle je peux compter.

Merci.

Voinjama, le 01^{er} mars 2008

Il doit y avoir une ou deux dizaines d'expatriés en plus de nous dans le *Lofa County* (le département) - plus les militaires des Nations Unies. Parmi ces expats, j'ai déjà rencontré quelques autres Suisses: ce sont eux qui m'ont repéré, grâce à mon sac *Payot* (c'est une librairie suisse). J'avais choisi ce sac pour son format (adapté à mon carnet de chantier), mais à chaque fois que mes yeux tombent sur le slogan de la librairie, je me réjouis. Le slogan, c'est "Aimer lire". Mais comme les deux mots sont écrits sur deux lignes et en deux couleurs différentes, je préfère les lire comme deux propositions indépendantes: "Aimer. Lire." Tout un programme!

Tant que je suis dans la littérature, je dois vous présenter Pussy, le chat qui protège Jacques des rats et autres animaux porteurs de fièvre mortelles (fièvre de Lassa, en particulier). C'est très simple: Pussy ressemble tout à fait au chat du rabbin de la BD éponyme de Joann Sfar: même maigreur, mêmes oreilles immenses. Et même air d'être spectateur de nos vies.

Même lieu, même jour, le soir

Bien du neuf aujourd'hui - beaucoup pour un samedi, en fait!

D'abord, nous avons la surprise (annoncée depuis la veille seulement) d'un audit gouvernemental. "Mauvaise", non que nous ayons quoi que ce soit à préparer pour les recevoir - ou pire, que nous ayons à cacher quoi que ce soit - mais simplement nous avons déjà assez à faire comme ça. C'est un euphémisme.

Ensuite, j'ai déménagé dans mon bural temporairement définitif. C'est-à-dire que je ne travaille plus dans le couloir, ce qui est toujours bon à prendre, mais que dans quelques jours (Ou semaines? Ou mois?) nous changeons de bâtiment... Affaire à suivre!

Enfin, j'ai reçu mon fret. Comme c'est la première fois que j'ai droit à du fret, je ne me suis pas formidablement organisé, et j'avoue que quelques objets m'ont manqué tout ce temps. Mais ce qui est certain, c'est que même en mettant de la bonne volonté à remplir ma caisse, je n'ai pas atteint la moitié du poids auquel j'étais autorisé... Bon, j'ouvrirai tout ça quand j'aurai un chez-moi.

Pour conclure la journée, nous sommes allés manger pour la première fois au PakBatt, le contingent de Casques Bleus pakistanais. J'ai retrouvé des moustachus et des noms familiers, et j'ai apprécié un plat de lentilles traditionnel. J'ai parfois l'impression que ces trois dernières années de mission me collent à la peau: Libéria et Pakistan en alternance! Mais qu'importe: je suis content de ne pas trop me disperser géographiquement, et j'ai l'impression que plus je connais un coin de notre Terre, plus j'apprends à l'aimer. Il me semble parfois jouer un rôle dans une histoire

de tendresse lentement distille, une histoire de vieux couple que le temps a rapproché - plutôt qu'une histoire de coup de foudre!

J'ai failli ne pas pouvoir sortir de mon container, tant il y avait d'insectes attirés par la lampe. En fait, dans les rues, on voyait sous chaque réverbère des gamins qui récoltaient les insectes épuisés dans des seaux en guise de dîner. Sans rire... Les termites ont particulièrement fière réputation gastronomique.

Dimanche soir

Nous avons passé notre dimanche aprême à jouer à la pétanque - quatre équipes de deux (il y avait d'autres expats), boules authentiques calibrées, et très bon pastis fabriqué en Guinée (voisine). Tout y était, sauf l'axengue!

Et puis, lorsque je quittais le bureau le soir, j'ai échangé trois mots avec le factionnaire à propos de la pluie qui hésitait à se déchaîner. Il a eu ce mot lumineux: "*It's trying to rain.*" (Ça essaye de pleuvoir) - quelle poésie!

Et ce soir, il n'y a aucun insecte à ma porte. Pas un. C'est à n'y rien comprendre!

Voinjama, le mardi 04 mars

Hier soir, tandis que nous préparions avec Jacques des canapés pour l'anniversaire d'un collègue, l'électricité nous a soudain fait défaut. Le fait est suffisamment rare pour qu'il en soit fait mention ici. L'électricité nous viens du HCR - et elle nous a si peu fait défaut jusqu'à hier que Jacques n'avait ni torche ni bougies à portée de main!

Depuis, les pannes se sont succédées. Je me demande ce que cela augure... En journée, l'absence d'électricité signifie: "pas d'imprimante, pas d'Internet, pas de ventilateur, et, si ça se prolonge, pas d'ordinateur"... La nuit, ça signifie surtout pas de lumière de sécurité autour des maisons.

Monrovia, le jeudi 04 mars

Tout s'est (presque) déroulé comme prévu! Hier, nous sommes descendus en voiture de Voinjama à Monrovia: neuf heures de piste sans pause ou presque - juste une pause-pipi et une pause-café de dix minutes au chronomètre. Les deux tiers pour parcourir le premier tiers du trajet, et le dernier tiers pour le reste car à partir de là la route était asphaltée. Globalement, nous ne pouvions pas espérer faire plus rapide. Au contraire, on peut faire plus long: la saison des pluies arrive, qui va doubler, voire tripler - voire plus! - notre temps de trajet. Heureusement que nous pouvons parfois prendre l'avion!

Nous avons été accueillis par un excellent repas servi dans le jardin des nouveaux bureaux de Monrovia. C'était hélas le repas d'adieux d'un collègue cher: Nabil. Il me manquera ici.

Et aujourd'hui, nous avons eu le premier jour d'un cours de trois sur le "*Project Cycle Management*", la gestion des cycles de projets - ou quelle que soit la façon dont on la nomme en français. Nous sommes une douzaine, dois une paire de chefs et une paire d'invités. Il n'y a toujours pas une seule femme dans l'équipe, en raison d'une vieille règle interne due à la mauvaise expérience d'une femme au Libéria il y a quelques années. Quoi qu'il en soit, ça fait un bon groupe, et les conditions de travail sont tout à fait irréelles ici: grande salle dans un hôtel avec buffet permanent, petits chocolats, jus de fruits frais, repas de qualité, et j'en passe... Tout de même: les Suisse se donnent les moyens pour ce genre de choses! J'en profite.

Le soir, je suis rentré à mon hôtel sans caractère sinon celui-ci, redoutable: les savons de la salle de bains sont si outrancièrement parfumés qu'ils empestent à plusieurs mètres! Sans exagérer. Celui de la baignoire l'arôme de la Gelly au raisin et celui de l'évier l'arôme de fraise chimique, tellement qu'un chouingome Malabar paraît d'une délicate fragrance naturelle en comparaison.

En fait, ce n'est pas vrai: mon hôtel a une qualité importante, c'est son personnel de nuit - Freeman, de son nom. Non seulement il est très stylé, ce qui est rare au Libéria, mais en plus il est d'une gentillesse confondante! Incroyable de sourire et d'attention. Rien que le voir le matin et le soir égaye mes journées - serait-ce trop dire qu'il les illumine? Disons qu'il les enlumine, alors.

Monrovia, le dimanche 09 mars

Visite chez Roger

Après nos trois jours de formation, j'ai profité de mon dimanche pour aller enfin rendre visite à mon cher vieux Roger. Il me tardait de le retrouver, et les trois semaines que j'avais passées dans le même pays que lui sans pouvoir le revoir enfin m'avaient parues bien longues...

La première chose qui m'a marqué, c'est que Numbeurre Cévennes était devenu un endroit pimpant: peinture de teinte chaleureuse, tuiles sur les toits autrefois en béton, dalles dans la cour et jardins partout - les murs d'enceinte étaient assiégés par des fleurs grimpantes et colorées.

Quant à Roger, il était fidèle à lui-même. Il a eu la délicatesse de me recevoir avec un compliment, et nous avons commencé une discussion qui n'a pas tari de toute la journée! Nous nous sommes partagés entre le développement au Libéria et des considérations plus abstraites, comme par exemple la distorsion qu'on observe entre le message original de Jésus tel qu'on le lit dans les quatre Évangiles et l'interprétation qui en est faite dès les Actes des Apôtres. Bref, j'ai retrouvé tout le Roger que j'aime!

Nous avons bien entendu visité mon projet de puits, le premier bâtiment que j'avais réalisé comme architecte en mission complète. Je savais déjà qu'il était "debout", mais entre "debout" et ce que j'en espérais, il y avait un monde, et je n'osais pas être trop optimiste. J'avais tort: le bâtiment a parfaitement supporté ses deux premières années de services, sans fuites dans la toiture, sans fissures dans la structure et sans fluage dans les pannes pourtant dimensionnées *a minima*. Un seul détail m'a rappelé le Libéria dans tout son baroque: dès un mois après inauguration, la pompe du puits qui justifie le bâtiment a été volée, et jamais remplacée depuis! Du coup, le projet fait moins d'usage que prévu!

Roger m'a reconduit en me rappelant que j'avais chez lui "une famille". C'est aussi comme ça que je le ressens. Mais c'est doux de se l'entendre dire...

De retour à Voinjama, le mardi 11 mars

Hier soir, j'ai eu l'heureuse surprise d'un verre partagé avec Curry, le plus proche assistant de Roger - il nous avait fait défaut dimanche. Curry, c'est l'incarnation de la fidélité, mais il est de plus en plus las. Je lui ai remonté le moral comme je le pouvais, et nous avons parlé de choses et d'autres sans nous appesantir sur rien. Il a tout de même trouvé moyen de placer quelques compliments discrets sur mon passage, ce qui m'a fait chaud au cœur. Surtout venant de lui et de cette façon...

Et ce matin, nous avons repris la route. Il n'y a vraiment rien à en dire: pendant neuf heures, nous avons avalé la poussière soulevée par la voiture qui nous précédait, et nous l'avons placidement ruminée (la poussière, pas la voiture). Tout au plus peut-on signaler une crevaison (réparée en cinq minutes chrono) pour relever la fadeur incommensurable de ce voyage monotone.

Voinjama me manquait déjà, en particulier le sourire des gens et les enfants heureux. Si le bonheur devait avoir un terrier, il serait plus loin de Monrovia que de Voinjama. Je me demande parfois que bien nous apportons à ces gens avec nos téléphones portables et nos idées sur le commerce...

Une fois installé, j'ai enfin pris en main le projet. Mais je suis déjà débordé, comme nous tous: la Présidente du Libéria arrive dans moins d'une semaine, pour quatre jours qui promettent d'être mémorables! Il s'agit d'inaugurer l'hôpital qui conclut deux ans de boulot de mes collègues... Autant dire que ce n'est pas rien, ni pour nous ni pour le Lofa County.

Mais ça, c'est une autre histoire, qui sera contée une autre fois...

Voinjama, Libéria, le samedi 15 mars 2008

Il y a, derrière notre bureau, un château d'eau désaffecté. On m'a dit qu'on pouvait y grimper. Je ne me le suis pas fait répéter.

Nous avons eu un samedi éprouvant à préparer l'arrivée de la Présidente et nos maisons (car il faut que nous ayons débarrassé le plancher de la *guest house* lorsque les huiles viendront se répandre dans les rues de Voinjama). Et le soir, comme nous rentrions avec Jacques d'une visite de chantier, j'ai songé que c'était le bon moment pour y aller voir.

Le château pousse juste derrière le bureau, vraiment. Un sentier serpente dans la broussaille, et on est à son pied. Il n'y a pas de porte: on entre dans le cylindre de béton par une ouverture béante, et on cherche à atteindre le pied d'échelle au milieu des vannes et des tuyaux de grand diamètre. Le château est vétuste mais la construction de bonne qualité est encore robuste. Il n'y a pas de risque.

En haut, j'ai débouché sur la plate-forme supérieure. Elle est dépourvue de garde-corps, de sorte que ce qu'on perd en sécurité on le gagne en horizon. On peut s'asseoir là et contempler le paysage sans premier plan. C'est beau comme une photo d'Arthus-Bertrand.

Le soleil déclinait et rougissait comme il le fait si bien entre les tropiques. À mes pieds, juste au-delà de notre *compound*, un match de foot faisait rage. Soudain, un grand cri de joie a souligné un but élégant. Moi, assis face au soleil serein, je songeais à la paix que je souhaitais à ce peuple qui renaissait après la guerre. Il est difficile parfois d'imaginer qu'alors, une ville comme Voinjama était rigoureusement désertée! Aujourd'hui, la vie a repris ses droits. Pourvu que ça dure. Si vous croyez en quelque chose, vous pourriez peut-être consacrer une minute de vos prières à demander que le peuple du Libéria vive enfin en paix.

Voinjama, le jeudi 20 mars 2008

"Swiss day"

Le grand jour a fini par arriver! Tout s'est passé comme prévu, dans une ambiance de satisfaction générale somme toutes assez bon enfant. Les ambassadeurs suisses sont arrivés à l'heure prévue, et nous sommes tous allés à "notre" hôpital recevoir Madame Ellen Sirleaf, la Présidente du Libéria. Nous lui avons tous serrés la main, et nous avons été invités à nous asseoir autour d'elle pour les discours. À ma grande surprise, "mon" programme de Routes & Ponts" a souvent été mentionné pour souligner le large spectre d'intervention du Gouvernement Suisse dans le département du Lofa. Bref, je n'étais pas tout à fait simple spectateur: ma présence parmi les officiels encensés avait un sens.

Ce qui peut-être le plus surpris dans toute cette réception, c'était le peu de services de sécurités mis en branle. Bien sûr, c'était plus que pour un Conseiller Fédéral suisse (qu'on peut rencontrer dans les bus de Berne), mais c'était infiniment moins que, par exemple, pour la toute petite visite de "W". Pourtant, une femme comme Ellen Sirleaf est importante: tout le développement actuel du Libéria tient à sa seule personne, au point que les plus pessimistes s'inquiètent déjà soit de sa succession soit, justement, d'une possible "disparition"... Il y a peu à douter que le Libéria risquerait alors de sombrer à nouveau dans le chaos.

Pour ma part, je me suis surtout senti honoré d'être d'une pareille assistance. J'avais l'impression que "quelque chose" d'important se passait là, qui dépassait nos individualités. Je n'en dis pas plus, les mots me manquent hélas.

Une fois tous les officiels envolés, Jacques et moi sommes revenus à nos moutons, en l'occurrence ma maison. J'avoue que j'ai passé par de profonds abattement face à la somme de "ça ne marche pas" qui se sont succédés. Mais finalement, ça commence à ressembler à une maison viable. Il reste encore à peindre, carreler et meubler, mais au moins l'essentiel fonctionne (eau et électricité)...

Enfin, le soir, une officielle des Nations Unies fêtait son départ et nous étions invités. C'était l'occasion pour nous tous de décompresser enfin d'un mois de préparation intensive. La soirée était légère et gaie, et maintenant, il est temps que j'aille me coucher!

Voinjama, le lendemain

Heureusement, ce n'est que le lendemain que l'électricité nous a lâchés. Imaginez ce que ça aurait donné si c'était arrivé pendant la "dernière ligne droite" avant - voire pendant! - l'inauguration. Bref, ce vendredi où nous étions censés revenir à nos projets, nous l'avons passé sans électricité au bural, c'est-à-dire en particulier sans imprimante. Comme j'avais des contrats à signer, j'ai dû m'arranger je-ne-vous-détaille-pas-comment, et le reste du temps j'ai travaillé à l'ordi la durée de vie de la batterie et j'ai lu des rapports que j'imprime sans jamais trouver le temps de lire.

Normalement, nous n'entendons pas le générateur, qui est fort loin du chez nous. Mais là, sans ventilos, le silence était total. Quelques insectes. Un froissement de feuille, parfois. Rien de plus, ou presque. C'était magnifique.

Et puis, il y a les poules! Chaque *compound* a son élevage, et ça chante et vole dans tous les sens. Les œufs sont frais (Rien ne va plus!), et l'ambiance sonore animée. Vraiment, ces poules sont partout, omniprésentes, presque obsédantes. Je pense souvent au plaisir qu'Uderzo prend à animer les cases d'Astérix de poules facétieuses...

Dans le même ordre d'idée, j'ai négligé jusque-là de vous raconter les pintades. Elles ont un plumage formidable, noir profond marqueté de blanc, en réseau si

dense qu'on le dirait irisé, changeant, miroitant... C'est superbe. Jacques dit qu'elles sont succulentes à manger, que ce soit leur chair ou leurs œufs - ce sont là deux points de vue sur le monde!

Ah, la vie à Voinjama est pleine de belles surprises. D'ailleurs j'ai eu droit ce soir à mon premier arc-en-ciel. Et un formidable orage nous a ensuite tourné autour sans jamais se décider à nous pleuvoir dessus.

Voinjama, le mardi 25 mars 2008

De la corruption

Qui parle du Libéria doit fatalement en venir à un moment ou à un autre à la question de la corruption. C'est hélas, avec les "diamants sanglants" l'un des traits les plus connus de ce petit pays. Aussi, le "nouveau" gouvernement de Madame Sirleaf et ma hiérarchie à la Coopération Suisse ont fait de la lutte contre la corruption une priorité. Il se trouve qu'aujourd'hui, j'ai pu apporter ma contribution à l'édifice.

Voilà l'affaire: en général, lorsque nous arrivons dans un village pour faire coudre des uniformes, je cherche les tailleurs du coin, et je partage le boulot entre eux. Or, il est arrivé que dans un village, un tailleur était absent ce jour-là. À son retour, mécontent de se sentir évincé, il a décidé de se venger plutôt que de venir nous demander un arrangement. Il a appelé un copain qui travaillait au Ministère de l'Emploi pour qu'il fasse virer l'autre tailleur, celui à qui nous avions confié le travail.

Le bonhomme est donc venu, a accusé le Principal du collège (Pourquoi le Principal?), lui a réclamé trois mille dollars libériens de "frais de transport" (ça fait cinquante dollars, mais en rapport avec un salaire local, ce serait comme payer huit cents euros en France), et a refusé de lui signer un reçu.

Pour son malheur, il avait convoqué le Principal par voie officielle. Je me suis donc saisi du document, et je me suis fendu d'une lettre remarquable de diplomatie incendiaire copiée à toutes les autorités du "département" concernées.

C'était hier. Ce soir, nous nous sommes donc retrouvés: les autorités, l'officiel incriminé, le pauvre Principal et moi. J'ai lancé l'affaire en me contentant de résumer les faits, et le chef de l'incriminé s'est mis à l'invectiver. Il était évident qu'il y avait longtemps qu'il rêvait de ce moment-là - j'entends qu'il savait son subordonné corrompu et que nous lui fournissions l'occasion d'une preuve formelle.

Nous avons donc obtenu remboursement de l'"amende" et une lettre d'excuses circonstanciées.

Pour nous, c'est une victoire. Hélas, le Principal ne s'en tire pas à si bon compte. Au moment de conclure notre entretien, il a annoncé à son chef que l'affaire l'avait trop éclaboussé dans le village, et qu'à la fin de l'année il démissionnerait. C'est une réaction typique du Libéria d'après Jacques, et que je ne trouvais pas dépourvue d'une certaine grandeur. Surtout si l'on sait que cet homme qui a osé

parler n'est que volontaire, c'est-à-dire qu'il n'est pas payé pour les responsabilités qu'il assume dans un village qui n'est pas le sien. C'est que le Gouvernement du Libéria n'a pas encore de budget pour tous ses fonctionnaires!

Bref, notre victoire n'avait pas touché que l'accusé... Ce pauvre Principal nous a quitté avec un peu de tristesse et beaucoup de grandeur. Mais heureusement, le responsable lui a promis un autre poste pour l'année prochaine, que je souhaite payé! Affaire à suivre...

Une chose est sûre: même si on trouve de la corruption un peu partout au Libéria, on peut aussi voir fleurir sur ce fumier les corolles colorées d'âmes de belles.

Même endroit, le lendemain

Ce soir, nous étions invité à un chouette petit souper chez le Docteur Thomas: il a la chance d'hériter de l'un des logements construits dans le cadre de l'hôpital à l'intention des médecins. Standard suisse, ou presque, avec eau chaude dans la douche et carrelage bien uniforme.

Après les excellents spaghettis, je suis rentré dans ma petite bicoque en construction. Que ce soit une petite bicoque n'est pas pour me déplaire, au contraire - mais qu'elle soit toujours en construction me pèse un peu. Quoi qu'il en soit, lorsque je suis arrivé, je me suis aperçu de ce que le dessin que j'avais recommandé au carreleur ne me convenait décidément pas, aussi ai-je pris sur moi de démonter (c'était encore frais) et de recommencer. De sorte qu'il est tard et que je n'aspire plus qu'à me coucher!

Mais avant cela, je tenais tout de même à vous raconter l'événement le plus marquant de la journée: vers midi, un gars est venu nous vendre... un aigle! Rien de moins. Il avait dû le choper dans la cambrousse. Il lui avait attaché un fil à la patte et en voulait septante dollars.

L'animal, effarouché, avait les plumes hérissées et les ailes semi-écartées, comme avec l'intention de prendre son essor à la première occasion. Ce qui m'a le plus impressionné tandis que nous nous scrutions réciproquement, c'est que les paupière de l'oiseau ne se fermaient pas de bas en haut, mais de l'extérieur vers l'intérieur, ce qui donnait à ses battements de paupière un effet plutôt déstabilisant...

Nous avons tous été d'accords pour dire que nous aurions dû l'acheter et le relâcher, mais personne n'a eu la présence d'esprit d'y penser au bon moment... Pauvre bête. Et l'autre jour, c'était une tortue qui était suspendue au bord de la route, vivante, pour qui en voulait faire son souper. Ah, il n'y a décidément que l'homme qui sache être inhumain!

Voinjama, le 28 mars 2008

Incroyable: nous avons eu droit à un orage de grêle sur Voinjama. Vous imaginez? Et dire que la saison des pluies n'a pas encore officiellement commencé...

J'étais sur la route, rentrant d'avoir distribué dans des communautés villageoises du petit outillage destiné à l'entretien de la route que nous avons réhabilitée l'année dernière. J'aime bien le concept, mais je ne pouvais m'empêcher de méditer. Jusqu'à quel point faut-il développer ces routes? Notre but est-il que toute la jungle soit quadrillée d'asphalte? Et si la réponse est "non", où s'arrêter? N'est-ce pas suffisant si chaque village est accessible en 4x4? Faut-il encore qu'il le soit en véhicule léger?

Comme par un fait exprès, lorsque je suis rentré, j'ai dû choisir un nouveau livre à lire. J'ai ouvert *La convivialité* d'Ivan Illich - ce n'est certes pas le premier ouvrage de cet auteur que je devore, mais jamais encore il n'était tombé pareillement à point! La thèse d'Illich, très grossièrement résumée, bien sûr, est que chaque outil a un seuil à partir duquel il commence à creuser la distance qui sépare les hommes plutôt que la combler. Il cite la médecine (le moment où le "patient" remplace l'être humain), l'éducation (l'endoctrinement et la ségrégation) et, bien sûr, la vitesse, très vite facteur d'inégalité: trois domaines sur lesquels se concentre le "développement", justement...

La question que je me pose ce soir avec plus de précision qu'à l'accoutumée est la suivante: quel développement faut-il souhaiter au Libéria? Et, plus précisément: est-il souhaitable de pousser ce pays dans l'impasse où les nôtres se trouvent actuellement, simplement parce que nous ne connaissons pas d'autre route que l'industrialisation lourde? Ne devrions-nous pas explorer, innover? Proposer des alternatives, d'autres valeurs, d'autres buts à la vie, d'autres développements, justement?

Mais si oui, lesquels?

Voinjama, le vendredi 04 avril

Me voilà de retour d'un troisième voyage de deux jours dans la jungle sans téléphones etc. Le premier, je découvrais le poste, avec mon prédécesseur. Le second, je me suis dépatouillé tout seul avec mon rôle. Cette fois, je me suis senti maîtriser le poste et j'ai pu avoir de l'initiative, prendre des décisions, et rencontrer beaucoup d'autorités locales - ce qui est exigé non seulement par mon profil de poste mais aussi par ma conception du développement.

Lorsque nous sommes partis, il faisait brume. Il y avait là un formidable potentiel photographique: forêt vierge et voiles de brumes - que d'évocations paisibles et romantiques! Dans les villages, les enfants nous poursuivent de leurs piailllements joyeux: "le Blanc", ou "Baabou" ou "Komoï", ou mille autres en fonction de l'ethnie locale. Les vieux nous saluent de la main. Les routes secondaires sont encore si exceptionnellement fréquentées que notre passage reste un petit événement.

Ce sera bientôt la saison des mangues. En attendant, lorsque nous passons sous un manguier, l'antenne radio fait tomber les fruits encore verts et durs qui rebondissent sur le capot avec un bruit mat fracassant. Dans les villages, on trouve des bananes fraîches ou en chips, des cacahuètes grillées, et mille spécialités plus exotiques. Dans les villes on trouve du pain excellent (baguette à la française). Le soir, à l'étape, on m'a cuisiné du riz avec une omelette aux oignons. Nous ne mourons pas de faim - sans compter les innombrables raclettes et fondues organisées par mes collègues!

Et puis, j'ai retrouvé mon habitude du parapluie. Je l'ai toujours sur moi, que ce soit contre le soleil ou contre la pluie. Cette fois-ci, j'ai opté pour un modèle jaune et orangé, que j'ai miraculeusement réussi à assortir à mes schlapettes! Je suis ravi.

En partant, hier (juste avant de quitter la couverture téléphonique), nous avons reçu une étrange nouvelle, en quelques sortes typique même si un peu macabre. J'avais signé un contrat pour un petit pont la semaine passée. Le gars, un vieux sympathique, est allé à Monrovia acheter des matériaux. Il a chargé le tout sur un camion en frais partagés, et il a embarqué avec la marchandise. À mi-chemin, le camion a provoqué un accident sur la route et s'est retourné. Il y a eu vingt-quatre victimes en plus de mon vieux contractant. Le chauffeur était indemne, et il a dû fuir dans la jungle, car les familles des victimes sont à ses trousses, pour une justice expéditive. Bien entendu, tout le matériel transporté par le camion a disparu dans la nuit. Il paraît même que quelqu'un qui connaissait l'une des victimes a voulu l'appeler, et le téléphone a sonné... dans la poche d'un des policiers!

Hier, un autre contractant s'était engueulé avec un transporteur, qui lui a finalement refusé son camion. Il s'est trouvé que ce camion aussi s'est retourné, presque au même endroit que l'autre, et à peine deux jours après. Cette fois, le bilan est de cinquante morts. Le contractant peut brûler un cierge à son ange gardien...

Voinjama, le jeudi 10 avril

Je rentre de quelques jours à Monrovia. J'y étais descendu quelques jours avec des collègues pour discuter avec notre chef et pour changer un peu d'air. C'est la fin de mon deuxième mois, et ceux qui ont l'habitude de l'expatriation savent que c'est le moment de la "grande dépression": l'attention soutenue demandée par les débuts se calme, et la routine n'est pas encore ronronnante. C'est le moment où il nous est conseillé de prendre des vacances. En attendant, nous sommes descendus à Monrovia, donc. Effectivement, je vais mieux au retour, surtout que cette fois ma petite maison "dans la prairie" est terminée et que j'ai pu commencer à l'emménager. Dans quelques jours, je fêterai l'inauguration!

Beaucoup de monde travaillait à la route (qu'on appelle l'"autoroute") qui relie Monrovia à Voinjama - surtout sur le dernier tiers, non revêtu. Il s'agit de se préparer aux grandes pluies! Lorsque nous nous sommes arrêtés pour le thé, j'ai regardé

un très gros bulldozer en activité. C'est marrant: malgré ma profession, j'ai rarement eu l'occasion d'un tel spectacle. Le plus impressionnant, c'est le bruit. Les chenilles grincent, le moteur hurle. On sent que quelque chose de colossalement puissant est en branle.

Dans la voiture, je me suis aperçu avec délice que le chauffeur Alfonso avait racheté des cassettes à Monrovia. D'habitude, nous faisons deux jours avec trois cassettes en boucle, sans interruption. Inutile de tenter de décrire l'effet hypnotisant que ça a! Et là, parmi les musiques africaines, Alfonso avait choisi une cassette de Bollywood: voilà qui n'était pas sans me rappeler le Pakistan, encore une fois. Et surprise ultime, le premier morceau était une version à peine "bollywoodisée" de *La mélodie du bonheur*, le morceau avec les notes de musique ("Do, le do, il a bon dos" etc.)! J'étais ravi.

Le seul bémol à mon mieux-être est que Roger se porte assez mal. J'ai à peine pu le voir durant mon séjour. J'espère de tout cœur que ce n'est que passager...

Même lieu, même jour, mais le soir

Déception

Pendant les heures de bural, nous avons reçu un message nous invitant à une soirée où jouait la formation de l'UNMIL. "UNMIL", c'est la mission des Nations Unies au Libéria (traduisez en anglais, vous verrez que ça marche): il me paraissait logique qu'il s'agissait des Pakistanais, et donc que la "formation" en question était le corps de sonneurs (de cornemuse)... Eh ben non! Quelle déception: il s'agissait d'une formation de Libériens de Monrovia qui jouait de la *country* des années quatre-vingts. Ils jouaient bien, d'ailleurs, mais ça ne m'a pas soulagé de mon immense sentiment de déception: me croirez-vous si je vous dis que depuis dix ans que je joue de la cornemuse, je n'ai encore jamais entendu une formation de sonneurs?

Voinjama, Libéria, le mercredi 16 avril 2008

Je peux enfin le crier sur tous les toits: j'ai une maison à moi! Hier, nous avons célébré une petite fête d'inauguration improvisée.

La journée avait bien commencé: à 07:00, la femme de ménage est venue préparer le thé pour trois: le gardien, elle et moi. J'ai dégusté un petit déj' qui dérogeait un peu aux habitudes car un ami m'avait amené du yoghourt de bufflonne. C'est aigre en diable, mais apparemment je n'ai pas eu de problèmes de digestion, merci. Et puis, je trouve ça bon, après tout — "tout" signifiant ici "un certain temps"!

Ensuite, la journée de travail — sur le terrain — a été rigolote: il n'a pas plu, mais les gros orages de ces derniers jours avait eu un impact non négligeable sur les routes. Pour la première fois, il a fallu que nous nous sortions au treuil d'une ornière approfondie par l'érosion, et en deux occurrences il a fallu que nous sortions haches et machettes pour dégager la route d'un tronc d'arbre tombé en travers.

Mais dans les villages, la chaleur de l'accueil compensait largement les difficultés d'accès. Dans l'une des écoles que nous venions ajouter à notre programme d'"Uniformes et Pupitres", le Principal a fait chanter les enfants pour qu'ils expriment leur gratitude. Eh bien croyez-le ou ne le croyez pas, ce n'était pas seulement plutôt touchant, c'était aussi très beau. Je ne pense pas que nous aurions pu arriver à un pareil résultat dans aucune des écoles que j'ai fréquentées: avons-nous perdu quelque chose en route?

Le soir, nous avons prévu de griller des cervelas suisses sur la colline. Question: le cervelas est-il typiquement suisse comme le pensent mes collègues, ou existe-t-il aussi en France? Il s'agit d'une grosse saucisse, du format d'une banane. Bref, comme personne n'était prêt un peu avant le crépuscule comme il l'aurait fallu, j'ai suggéré qu'on emmène le grill dans ma petite cour, et qu'on en profite pour fêter l'achèvement des travaux de finition chez moi. La proposition a été entérinée et nous nous sommes retrouvés à cinq collègues pour griller des cervelas pour les non-végétariens et à couper du fromage corse en fines lamelles pour les autres. "Cinq", car nos sommes normalement quatre comme les trois mousquetaires, moins un en vacances, plus deux en mission de soutien courte.

Comme de plus en plus souvent l'électricité nous a manqué presque toute la soirée. En général, il s'agit de tentatives de vol des câbles (il faudrait les enterrer plus profondément). Le plus dur n'était ni l'absence de musique ni la lumière des bougies, le plus dur était l'absence de ventilateurs — surtout, une fois la soirée terminée, pour dormir: c'était étouffant.

Mais cela n'a pas entamé notre bonne humeur, et la crémaillère a été aussi bien pendue que parfois ma langue. Et voilà: j'ai donc un chez-moi. Il s'agit d'une mai-

sonnette en briques de boue enduites au ciment (il paraît que ça a une durée de vie extrêmement longue), peinte en blanc, avec sols en faux bois. L'espace à vivre est composé d'une cuisine ouverte, d'un volume repas et d'un salon où manquent encore les canapés mais où j'ai déjà suspendu un hamac. Ensuite, j'ai une petite chambre pour les amis (là, vous êtes censés vous sentir invités) avec salle de bains indépendante, et de ma grande chambre avec cornemuse... Ce n'est pas petit, certes, mais ce n'est pas non plus trop grand même pour une personne seule. J'ai le sentiment de remplir le volume et d'être chez moi.

C'est agréable!

Même lieu, même jour, le soir

L'orage est tel que je ne peux même pas appeler Marjorie — alors je me console en écrivant des "Carnets"!

Il faut dire qu'il y a matière, avec des journées comme aujourd'hui. En effet, j'avais renoncé à une paire de jours dans la jungle car j'avais du boulot au bureau. Par malchance, l'électricité disparue hier n'est pas réapparue, et même si nous parvenions à aller charger les ordinateurs ici ou là, nous n'avions ni imprimante ni photocopieuse. J'ai tout de même réussi à signer un gros contrat et conclure quelques petits accords, mais que d'efforts! Et puis, pour en rajouter une couche, nous n'avons plus de *cash*, et ce pour un moment — au risque sérieux d'une interruption momentanée des programmes. Apparemment, ce serait dû à une erreur entre Monrovia et Berne. En tous cas nous et tous nos partenaires nous sommes dans la panade... Enfin, pour couronner le tout, je n'avais pas de voiture: tous les véhicules étaient réquisitionnés pour l'hôpital. Je n'ai donc pas pu visiter mes chantiers en cours comme je l'avais prévu.

Nonobstant le temps perdu, il me restait passablement de loisir. Du coup, j'ai accepté avec plaisir l'invitation de mon gardien Joseph à visiter sa maison. Il faisait très chaud aujourd'hui, et malgré mon ombrelle je suis arrivé suant à m'en mouiller le slip!

Joseph loue une chambre qu'il a retapée de frais: peinture blanche, faux-plafond en plastique tendu, porte neuve et moustiquaire aux fenêtres: l'ensemble était pimpant et guilleret. Ça lui faisait un immense plaisir de me montrer tout ça, alors j'étais ravi d'avoir marché au soleil.

Et le soir, je suis allé chercher *Beauté*. *Beauté* est un chat, bien entendu (le chat *Beauté*) — plus exactement un chaton, voire un chatonnouet. Pour tout dire, je ne suis pas sûr qu'il ait une semaine. La mère-chatte est morte, et il faut le nourrir au biberon. Il miaule beaucoup, mais ça ressemble plus à un pépiement d'oiseau qu'à un feulement. Et s'il s'acclimate à chez moi, je n'aurai plus ni insectes ni rongeurs! Joie et pétulance...

Bon, voilà que l'électricité revient, en plein orage! Il faut croire que les gars ont travaillé sous la pluie. La vie est pleine de surprises.

Voinjama, le jeudi 24 avril 2008

Cette semaine, mon assistant Marvin est en vacances: c'est l'occasion de tout faire par moi-même! D'habitude, il visite chaque école toutes les semaines et distribue tout le matériel nécessaire pour coudre les uniformes et construire les pupitres. Ensuite, et je me joins à lui (en principe toutes les deux semaines, en réalité plutôt toutes les trois) pour ajouter à cela des paiements, conclure certains programmes, et, normalement, en commencer d'autres. Seulement, nous n'avions toujours pas de liquide, et ça commençait à être pénible pour les gars qui travaillent de me voir passer sans les payer...

Malgré ces contrariétés, la journée de mardi a été particulièrement favorable. J'ai roulé toute la journée seul avec le chauffeur Martin (à ne pas confondre avec l'assistant MarVin!), et nous discutons un peu. Il parle français car il vient de Guinée. En fait, je ne vous ai pas encore dit que bien que le Libéria soit officiellement anglophone et que la Coopération Suisse plutôt germanophone, nous parlons beaucoup, beaucoup français à Voinjama — d'une part parce que les locaux ont presque tous vécu en Guinée pendant la guerre et d'autre part parce qu'au sein de l'équipe de Suisses les germanophones sont minoritaires et maîtrisent le français alors que je ne parle que très mal allemand. Bref, c'est une drôle de mission où les deux langues se mélangent non seulement entre expats (comme c'était le cas au Pakistan) mais aussi entre locaux. Il y a même des villages où je dois tout répéter en bilingue, parce que le charpentier est francophone et le principal anglophone, ou l'inverse. Bien entendu, entre eux ils ont leur langue!

Tout cela fait un mélange terrible et peu recommandable.

Quoiqu'il en soit, je reviens à mon mardi: nous avons donc bien travaillé avec Martin, et nous nous sommes souvent arrêtés pour un "*hatai*", le fameux thé du déserts que j'avais tant aimés au Mali. Je peux en offrir douze pour le prix d'un seul caca-cola, alors je ne m'en prive pas! Le soir, nous roulions un peu vite pour que Martin puisse regarder le match, mais l'orage vespéral m'a bloqué dans une école en pleine négociations sur le prix des meubles pour les profs (table, chaise, étagères). La veille, j'avais négocié dur, probablement un peu trop dur même, mais ce soir-là j'étais de bonne humeur et je ne parvenais pas à jouer mon rôle où je suis sensé faire semblant de me fâcher. Du coup, les charpentiers s'en tirent pour un bon prix...

Arrivés à Foya, nous avons organisé mon couchage chez la Coopération Allemande, et Martin et moi sommes allés souper. Comme le restaurant où nous avons mangé la fois précédente s'était équipé d'une sono énorme qui hurlait, nous avons choisi un dernier "*bar à hatai*", et nous nous sommes fait frire des œufs avec du

pain. En principe, c'est le petit-déj' typique, mais en l'occurrence c'était surtout bougrement bienvenu!

J'ai hélas souffert de la chaleur la nuit (pas de courant, donc pas de ventilateur), et le lendemain a, comme par hasard, vu le retour des contrariétés habituelles: un tailleur gaspillant le tissu que nous lui confions, une machine à coudre que nous transportions depuis deux jours qui ne fonctionnait pas, etc. Rien de grave, mais tout cela nous avait été épargné la veille, et avait fait une bien belle journée de travail!

Une fois rentrés, je me suis collé aux statistiques de notre activité, et le soir Jacques nous avait préparé un excellent souper en l'honneur du départ de l'un des deux Suisses venus nous installer la radio — l'autre nous reste encore un peu, ce qui sera l'occasion d'un autre souper!

Voinjama, le dimanche 27 avril 2008

Le dimanche touche à sa fin. C'était une belle journée.

J'ai pu me connecter au bureau, de 10:00 à 12:00, avant que Jacques me prie avec douceur et fermeté de le laisser bouffer en paix: c'est que pour l'instant, nos bureaux et sa maison se confondent encore, et que nos intrusions, matin, soir et ouikène lui pèsent. Je le comprends, mais je comprends aussi mon besoin d'accéder à Internet hors heures de bureau... Difficile conciliation dont nous nous sommes, je crois, pas trop mal tirés jusqu'ici. De toutes façons, j'aime beaucoup Jacques, ce qui simplifie bien des démarches. Et peut-être même est-ce un peu réciproque...

Pendant la matinée, j'ai reçu des contractants qui m'ont énervés. L'affaire en deux mots: il s'agissait d'un appel d'offre, c'est-à-dire une forme distinguée de concours. Ils concourraient, donc, avec d'autres, mais leur offre était mauvaise. J'ai eu la faiblesse de leur donner une seconde chance, me rendant du même coup injuste envers les autres. Eux ont triplement abusé de cette seconde chance! D'abord en ne respectant pas les délais que je leur avais assignés, ensuite en affirmant (Même pas demandant!) qu'ils allaient prendre encore plus long, et enfin en se servant de mes affaires comme des leurs. En l'occurrence, il ont embarqué ma calculatrice pour aller faire les additions finales dans un bar. J'ai fulminé! Autant vous dire qu'ils ont grillé leur réputation, et que leur offre, aussi alléchante soit-elle à la fin (Je ne l'ai toujours pas!), sera refusée...

Ensuite, j'ai bouquiné à la maison, en alternant avec les biberons du chat. Je suis aussi sorti discuter un peu avec mon gardien Joseph. Lui et la femme de ménage Kpana sont en train de me faire le plus beau jardin du monde. Et bisque à tous les jaloux! J'ai aussi planté quelques clous pour suspendre mes deux casseroles, ce qui fait un ordre appréciable dans les placards.

À 15:00, j'ai appelé pour voir si quelqu'un était tenté. par un jeu. J'ai commencé par appeler le docteur Thomas (celui qui est arrivé en même temps que moi), qui

travaillait à l'hôpital. Un dimanche aprême!!! Ces gens sont incorrigibles. Bon. Il m'a dit: "Tu veux venir travailler aussi?" C'était une demande très délicate, qui me laissait beaucoup de champ pour refuser. Mais j'ai accepté. Nous triions des outils envoyés par la Suisse pour l'hôpital. Des outils tellement beaux que j'en étais ému, vraiment ému. C'est beau, un outil. Et tant et tant de ces outils étaient tellement utiles, et tellement absents sur tous les "terrains" du monde. Il y avait par exemple des clefs à aiguiser les scies, des burins de différents formes, des marteaux de différents poids et usages, des pieds de biche, un magnifique marteau-piqueur avec plusieurs embouts brillants de graisse neuve, une hache à fendre incroyablement aiguisée — le tout de qualité irréprochable. C'était beau. Vraiment.

D'un autre côté, je ne pouvais me consoler de la pensée que tout cela allait être mystérieusement volé pièce par pièce — que ça avait même déjà commencé! Quelle désespérance que ce pays, parfois...

Sur la route, les enfants avaient commencé à s'attaquer aux manguiers. Ils jetaient en l'air tout ce qu'ils trouvaient — pierres, branches, morceaux de métal, belles-mères usagées — pour faire tomber les premiers fruits arrivés à maturité. Du coup, le voisinage de ces arbres est devenu des plus dangereux. Je me suis arrêté en chemin pour prendre un *hataï* (thé du désert) dans une échoppe où on m'avait souri. L'ambiance était bonne. Je crois que j'arrive à ne pas sembler trop snob.

Juste comme j'arrivais chez moi, mon propriétaire et (hélas) voisin m'a hélé. Il a toujours quelque chose à me demander — ce qui m'énerve — et toujours sans vraiment demander mais en affirmant son besoin — ce qui m'horripile. Aujourd'hui, c'était: "J'ai besoin d'eau fraîche." Je crevais d'envie de lui répondre: "Incroyable comme ça me fait une belle jambe — dommage que mon pantalon la cache.", mais comme il est recommandé de ne se fâcher ni avec son propriétaire ni avec son voisin, je me suis contenté de faire semblant de ne pas comprendre la requête...

Le début de soirée a été consacré à préparer la suite: je recevais mes trois collègues pour une "raclonnette" (celle avec les petits tiroirs individuels, par opposition à celle avec la demi-meule). Je les ai accueillis à la cornemuse. Même si ce n'était déjà plus la première fois, j'étais heureux et fier de pouvoir recevoir. C'est vraiment un sentiment que j'aime beaucoup. D'ailleurs, si une maison m'a souvent manqué ces dernières années, c'est moitié pour l'intimité que ça représente, mais aussi moitié pour la possibilité d'inviter...

Monrovia, Libéria, le jeudi 22 mai 2008

De mes vacances privées et familiales, je ne dirai rien, na! En fait, non, pas tout à fait rien: je ne peux m'empêcher de raconter un étrange sentiment qui s'enracine peu à peu dans mon dedans, forçit, bourgeonne, et me réjouit. Il se trouve que j'ai perdu mes deux grands-pères en un an, juste comme chacun venait de fêter ses quatre-vingts ans. Ce qui est étrange, c'est que loin de m'appauvrir, ces deux départs successifs m'ont comme approfondi. Mon grand-père paternel Gino était peintre en bâtiments. Il avait fait prospérer sa propre entreprise. Quand j'étais mioche, il m'offrait des livres sur la science que nous feuilletions ensemble — il trouvait fantastique tout ce que l'homme avait appris. Mon grand-père maternel, Michel, était horloger. Il jouait et composait de la musique (en dodécaphonique). Il scénarisait et tournait des courts-métrages en huit millimètres. Aujourd'hui, je me sens plus riche de l'histoire de ces deux hommes, de leurs rêves et de leurs ambitions — comme si j'étais emplie de leur présence, comme si une partie de leur âme était venue habiter mon cœur. En tous cas, je suis heureux. Mais lorsque j'arriverai à mon tour à quatre-vingts ans, il faudra que je songe à brûler quelques cierges pour faciliter le passage et ne pas initier une loi des séries!

Le vol de retour à Monrovia a été enchanteur. Nous avons commencé par survoler des Pyrénées encore encapuchonnées de blanc, ce qui en soulignait les sombres vallées profondes. Ensuite, la côte espagnole et les débuts du Sahara. Puis les nuages ont caché le sol jusqu'au Libéria. Mais là, surprise! D'abord, c'était le jour — alors que je crois que les cinq fois où j'ai fait ce voyage auparavant je suis arrivé de nuit. Ensuite, les nuages avaient déserté les alentours de la Capitale. Nous avons survolé la plantation d'hévéa de Firestone, la jungle avec ses rares cahutes comme semées là par un géant facétieux, la côte et ses plages de sable immenses, et quelques rivières paresseuses qui par instant reflétaient le soleil vespéral et s'enflammaient de mille feux. Voilà un beau voyage qui se mettait au diapason de ma bonne humeur!

C'est marrant: malgré tous les vols que j'ai déjà fait pour ces missions, il me reste toujours des anecdotes à raconter! Cette fois, c'est à propos de la prétendue sécurité qu'on nous promet. Figurez-vous qu'à Bruxelles, où j'étais donc en simple transit, ils se sont aperçus de ce que j'avais totalement oublié mon couteau suisse dans mon bagage à mains: il était passé inaperçu des fouilles de Genève! J'ai donc dû aller l'enregistrer tout seul — pas tout à fait tout seul, à vrai dire, car à ce moment-là je me suis souvenu que j'avais également oublié dans ma trousse de dessin un cutter (Un cutter!), que ni les services de Genève ni même ceux de Bruxelles n'avaient remarqué. Et dire qu'ils nous enquiquinent tant pour un si piètre résultat!

Toujours est-il qu'à l'arrivée, j'étais heureux de recevoir sur le tapis roulant le petit sac de mes couteaux perdu parmi les énormes valises. Un chauffeur m'attendait. Il faisait encore jour, mais le crépuscule approchant devait le vert récemment lavé de pluie. J'ai passé le plus clair du trajet à observer la légère poussière que les véhicules nous précédant soulevaient de la route bitumée. La poussière dansait dans la lumière, se pliait en arabesques sans cesse renouvelées qui m'hypnotisaient.

J'ai appelé mes collègues pour annoncer mon arrivée, et je leur ai dit que j'avais le moral pour quatre — ce qui était peut-être encore en dessous de la réalité!

Voinjama, Libéria, le dimanche 25 mai 2008

La route pour Voinjama était en bon état, et il ne nous a pas fallu long pour rentrer. Peut-être sont-ce les pluies qui ne sont pas encore trop fortes, mais peut-être aussi est-ce que le bataillon de Pakistanais qui travaille à la réhabilitation de la grande route fait du bon boulot et que nous n'aurons plus de gros problèmes de transport cette saison — je vous ferai un bilan dans six mois!

À Voinjama, j'ai été accueilli dans nos nouveaux bureaux. Le déménagement a eu lieu pendant mon absence, mais il était préparé de longue date. J'ai hérité d'une pièce à moi, de même que mon assistant Marvin. Je l'ai meublée d'un petit bureau avec toute l'électronique nécessaire, et d'une immense table vide et vierge. Je suis ravi.

Une grenouille était installée là. Elle devrait me garantir l'absence de moustiques. Chez moi, mon chat Beauté avait grandi en taille et en indépendance — et s'est avérée être une chatte! Ma vache-à-tuyaux Meuille jouait bien, et les poules de ma cour étaient fidèlement là.

Je suis arrivé le vendredi dans l'après-midi, et samedi soir j'avais rattrapé mon retard administratif. J'étais prêt à repartir d'un petit rythme pépère...

Hier soir, nous sommes allés pique-niquer sur une colline qui domine la ville. Nous ne sommes que quatre, mais nos vacances se croisant, il est tout à fait exceptionnel que nous soyons ainsi tous quatre réunis. Je voulais en profiter pour vous rappeler les noms de ces collègues, puisqu'il y a déjà trois mois que nous nous fréquentons (Je n'ai pas dit "supportons"!) et que personne ne termine avant longtemps...

Jacques, c'est le chef de base. Le dimanche, il propose d'aller pêcher ou il cuisine. Valaisan, bon vivant, et proche d'une retraite bien méritée!

François, c'est l'architecte de l'hôpital. C'est lui qui est ici depuis le plus longtemps: presque deux ans! Il est extrêmement réservé, pour ne pas dire farouche. Mais très gentil lorsqu'on ne l'effarouche pas. C'est lui qui parfois nous propose une pétanque.

Quant à Thomas, c'est le docteur de l'hôpital. Complémentaire de François (l'un pour construire les bâtiments, l'autre pour les habiter), il est arrivé depuis peu, en même temps que moi en fait, et doit rester pour des années (Je crois qu'il a un contrat de trois ans prolongeable!). C'est le seul non francophone de l'équipe, mais il parle si parfaitement le français qu'on l'oublie. J'ai négligé de signaler que François est Fribourgeois.

Voilà pour notre fine équipe.

J'ai aussi appris la raison pour laquelle nos femmes sont interdites de séjour. En fait, nous suivons en la matière les décisions de l'ONU. Mais à l'ONU (et *non* chez nous), lorsque les femmes sont interdites de séjour, les expatriés se voient allouer une prime énorme, apparemment une paire de milliers de dollars par mois! Du coup, ils n'ont aucune envie de se faire accompagner. Surtout qu'ils ont deux fois plus de vacances que nous! Bref, il est douteux que l'interdiction des visites de nos compagnes soit près d'être levée... Dommage.

Même lieu, le lendemain.

Il a fait de l'orage la nuit dernière. Un beau. Et ce matin, les grenouilles chantaient si fort qu'elles m'ont importuné. Ensuite, nous sommes partis pour un premier jour de terrain. Nous avons dû écourter le programme: rien que sur la matinée, nous avons dû dégager quatre fois la route d'un arbre tombé en travers. Deux fois, les haches ont suffi. Et deux fois, il a encore fallu treuiller le tronc! Heureusement que la voiture est équipée. Mais une fois, l'arbre était tombé sur une fourmière, et le travail de coupe a été particulièrement pénible: les fourmis remontaient le pantalon et se mettaient à piquer plus tard, dans la chemise ou le cou.

Les récents orages avaient arraché la toiture d'une école en brique de terre séchées où nous concluons un programme d'uniformes. J'étais heureux de pouvoir promettre d'envoyer dès le lendemain un contractant: ça fait partie de mes prérogatives d'avoir un tel petit budget disponible...

Le soir, j'avais invité tout le staff local chez moi pour regarder un film que j'avais choisi pour représenter un peu la Suisse quotidienne, hors des clichés banque-vache-violette-montres. C'était "Jeune homme", l'histoire d'un garçon suisse allemand au pair dans une famille romande très collet monté. Ben croyez-moi ou pas, il n'a pas fallu la moitié du film pour qu'ils soient tous partis, prétextant que l'orage grondait!

Ah, les joies de l'interculturel...

Voinjama, le dimanche suivant 01^{er} juin 2008

Pour la première fois depuis une ou deux éternités, j'ai pu accueillir des amis dans un endroit que je peux appeler "chez moi"! Il s'agit en l'occurrence de deux

infirmières connues à MSF, qui aujourd'hui ont une très courte mission sur un hôpital tellement perdu que pour elles venir passer le dimanche à Voinjama, c'est descendre à la ville!

Ah, je crois qu'une maison m'importe plus pour y recevoir que pour y dormir. J'avais oublié combien accueillir est agréable! Le samedi soir, nous avons partagé une raclette avec François, et le dimanche il nous a fait visiter l'hôpital pour commencer (pas trop tôt). C'était la première fois que je le voyais en fonctionnement, et j'ai été impressionné par l'impeccabilité des lieux. Ensuite, pétanque, bien sûr, té!

Sinon, le reste de la semaine s'est passé très vite, entre terrain et réunions de coordination. Le seul événement à signaler est que jeudi j'ai entendu les Pakistanais jouer de la cornemuse, mais j'ai été déçu de trouver mon instrument favori dominé par les percussions. Et puis, j'ai été déçu de ne pas trouver le courage d'aller leur demander à m'entraîner avec eux — non par timidité, mais simplement par crainte de la langue. Les Pakistanais du Pakbatt sont très, très mauvais anglophones...

Voinjama, Libéria, le mercredi 04 juin 2008

Le rôle d'amphitryon, que je le veuille ou non, me hante. La preuve en est que sitôt que je me trouve avoir un "chez moi" (et que je ne suis pas *complètement* débordé de boulot), j'invite. Depuis à peine dix jours que je suis à Voinjama, j'ai déjà reçu trois fois à souper et une fois à dormir, sans compter les apéros (dégustation de whiskies), la soirée film et les midis improvisés! Et j'aime ça. La preuve que je me connais, c'est que je viens de recevoir les canapés que j'avais commandé: de quoi asseoir confortablement seize personnes – pas moins!

Cela dit, il est urgent que j'aille faire quelques courses à Monrovia: mon stock de bonnes idées s'épuise... Et comme par hasard, nous y allons tous ce ouikène, pour une réunion plénière. Que les choses sont bien faites dans cette vie!

Voinjama, le vendredi 06 juin 2008

C'était une sympathique journée que celle d'hier: j'ai fait une dernière tournée dans un coin où nous tous nos programmes arrivaient à terme. Il ne s'agissait plus que de signer les documents de réception, serrer les mains, écouter les remerciements et les louanges, et souhaiter aux enfants une longue vie dans un pays apaisé.

On peut trouver pire, comme métier!

Il n'y a eu qu'un seul point noir à la journée, qui en relevait la beauté comme une mouche du temps des Précieuses: il n'y avait plus que le *pick-up* de disponible dans notre parc de katkats. Un *pick-up* aux suspensions tellement mal en adéquation avec l'état des routes, tellement roide que toute la journée d'aujourd'hui j'ai eu du mal à m'asseoir!

J'oubliais: avant-hier, nous avons eu droit à un arc-en-ciel. C'est beau, un arc-en-ciel. J'aime.

Voinjama, le samedi 07 juin

Blood diamond

Ah ben... Je n'aurais pas cru que revoir "*Blood diamond*" aurait sur moi un tel effet. Tout ce que j'ai trouvé à faire lorsque mes six collègues locaux sont partis (très vite après la fin, à cause de l'orage grondant), c'est ressort Meuille de la boîte où je l'avais rangée trop tôt ce jour. J'ai dû improviser, ce crépuscule-là, ce que j'ai jamais joué de plus triste. Était-ce d'avoir regardé ces scènes d'horreur avec des qui auraient pu les vivre? Était-ce de discuter les lieux avec ceux qui les avaient connus? Ou alors était-ce d'être moi-même plus proche des camps, des flingues et des charniers dont il est question là? À moins que ce n'ait été d'avoir été touché par l'impor-

tance que revêt leur famille pour les gens qui n'ont plus rien? Je me suis dit, en revoyant ces images qui ailleurs ne m'avaient pas tant remué que je croyais en l'individu. Pas en l'humanité, trop abstraite — ne parlons pas de Dieu. Mais en des hommes, des personnes, des gens, des, oui, des individus. J'ai eu beau me forcer, je n'ai jamais réussi à croire en quoi que ce soit d'autre...

Même lieu, même jour, le soir

La journée se termine. Demain dimanche, nous sommes astreints à prendre la voiture et "descendre" à Monrovia pour un jour de session plénière. Le trajet est important, mais la circonstance ne l'est pas moins, en tous cas pour moi: il devrait y être question de l'avenir de la mission — et conséquemment du mien. Le spectre des possibles s'étendant de rentrer en août à rentrer fin 2009, je pense légitime qu'il me tarde de voir le sujet discuté sinon disputé!

En attendant, je cuisine en écoutant de la musique celtique. Le ventilateur fait danser les rideaux que j'ai enfin pu installer. C'est fou ce que des rideaux parachèvent un intérieur! Mon petit chez-moi qui était déjà parfaitement accueillant (j'insiste) en devient tout à fait chaleureux...

Voinjama, le jeudi 12 juin

Retour de Monrovia

Me voilà enfin de retour dans ma petite maison sur la colline — avec un jour de retard, pour cause d'avion annulé. J'avoue que j'avais l'ennui de ce "chez moi" si délicatement aménagé... Bon, m'y voilà revenu, trêve de jérémiades.

À Monrovia, j'ai pu faire un peu mieux connaissance avec notre nouvelle recrue Sarah, que j'avais seulement croisée à mon arrivée. C'est la première femme sur cette mission depuis des années, et ce sera vraisemblablement la seule avant longtemps. Elle est là pour couvrir un "trou" de quatre mois entre deux administrateurs en poste long. Elle est surtout la première personne de ma génération dans cette équipe! Voilà qui a été charmant.

Comme je le disais plus haut, il a entre autres été question de l'avenir de la mission en général, et du mien en particulier. Voilà les conclusions encore officieuses auxquelles nous avons abouti: je prolongerais de trois mois, jusqu'à novembre. Ça permettrait de passer toute la saison des pluies à former mes assistants et nos contractants, de préparer les demandes de budget pour 2009, et d'accueillir mon successeur avec la préparation des chantiers de la saison sèche. Ce serait mieux que moi, qui suis arrivé au milieu des beaux jours, ce qui a ralenti tous les chantiers.

Bien sûr, ça me laissera droit à des vacances en août, où je pourrai me rendre en Corse pour admirer ma danseuse préférée sur scène!

Dimanche. Voilà un mot qui se suffit à lui-même — tout au moins en la circonstance. Le matin, j'ai cuisiné en écoutant du Soldat Louis (chansons de matelots). Au temps de mes premières missions, j'appréciais les chansons sur la solitude, le repos dans les ports et les amours impossibles. Aujourd'hui, je suis surtout sensible aux chansons sur les amours à distance, sur les femmes des marins qui attendent "sur la lande". Ce n'est d'ailleurs pas sans évoquer les "pêcheurs d'Islande" de Loti... Quoi qu'il en soit, il y a une filiation ou tout au moins un clair parallèle entre les marins d'autrefois et les travailleurs humanitaires d'aujourd'hui...

Ensuite, François a organisé une "raclette d'adieux" pour deux de nos collègues du UNHCR (le Haut Commissariat aux Réfugiés) — de fait, presque tout le monde quitte Voinjama d'ici à la fin de l'année. La suite risque d'être dure pour les pauvres Libériens... Nous avons essayé une pétanque, mais il faisait vraiment trop chaud.

Ensuite, comme nous avons la visite d'une laborantine des *Mercy Ships*, j'ai proposé une visite de mon château d'eau préféré. Les *Mercy Ships* sont des bateaux-hôpital qui vont de port en port, essentiellement pour de la chirurgie non-urgente, comme les opérations des yeux. Ils font du bon boulot, mais les expats' non seulement ne sont pas compensés pour leur boulot, mais en plus doivent payer de leur poche — et pas peu! Entre les UN (Et nous!) qui touchons parfois une dizaine de milliers de dollars par mois et eux qui doivent en payer six cents de leur poche (plus dépenses personnelles), n'y a-t-il pas la place pour un juste milieu un peu moins déséquilibré?

Du château d'eau, nous écoutions la ville résonner des cris des supporters: c'est période de foot. Comme le soleil se couchait, nous parlions de l'avenir du Libéria. J'avoue être moins serein que quelques mois auparavant. La paix est fragile, et il n'est surtout pas temps que les Casques Bleus réduisent leur effectif. Certaines étapes doivent être assurées d'abord. Et, surtout, il ne faut pas que l'augmentation du prix des transports et de la nourriture accule les gens au désespoir. Ce soir, j'avais un peu peur pour ce pays auquel je me suis attaché — et pour tant d'autres que l'augmentation des denrées de toute première nécessité frappe de plein fouet.

Je crois que le fossé qui sépare les plus riches dont nous avons tous la chance de faire partie à un niveau ou à un autre et les plus pauvres se creuse et s'élargit, de sorte qu'il devient de plus en plus difficile de jeter des ponts par-dessus. Où donc est la sortie?

Heureusement qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ("au contraire", ajouterait mon cher Albert Camus), sans quoi il ne resterait à travailler dans nos métiers que des inconscients et des naïfs. Cela dit, nul besoin d'être prophète pour annoncer que nous allons voir le monde changer radicalement de notre vivant... Je nous souhaite à tous que ce soit le moins douloureux possible.

Voinjama, le mardi 17 juin

Pauvres contractants. Ils n'auraient jamais imaginé que j'irais moi-même vérifier les fondations de leur pont — quitte à patauger dans l'eau sale jusque-là! Mis face à leurs manquements, ils étaient un peu penauds. On le serait à moins. Surtout que le surcoût de travaux qu'exige la correction de leur tentative de tricherie va leur coûter plus cher que leur honneur chiffonné! Pauvres contractants...

Voinjama, le lundi 23 juin

Le ouikène était pépère, à un événement majeur près: nous avons pour la première fois joué à un de mes jeux, en la circonstance un *Grandissime Dalmuti* qui a eu un succès tout à fait décent — ce dont je ne saurais trop me féliciter tant cela ouvre de perspectives quant à mon avenir ludique voinjamien.

À part ça, je constate qu'avoir défini des objectifs et des échéances clairs pour les mois à venir a aidé à régulariser et alléger la charge de travail — en particulier, je crois parvenir à passer en dessous des soixante heures hebdomadaires! Et puis, il y a un "cygne" qui ne trompe pas: j'ai retrouvé le temps et le plaisir de jouer régulièrement de la cornemuse et d'écrire...

Une dernière anecdote inénarrable pour bien commencer la semaine: j'avais invité le staff à goûter l'un des excellents ouiskies dont d'enorgueillit mon délicieux chez-moi — en l'occurrence un Clynelish pas mal du tout. Ils n'ont certes pas désaimé, mais le principal compliment qu'ils ont trouvé à dire m'a laissé un peu coi: "C'est pas mal: on dirait du vin de palme." Le vin de palme, c'est l'alcool de base ici, à dix centimes d'euro le litre au bord de la route... Grrrrrr!

Voinjama, le vendredi 27 juin

Coltan

Ben zut alors! Il y a un peu plus d'un an qu'on me parle du coltan sans que je parvienne à trouver d'info sur Internet, et je m'aperçois par hasard que c'était parce que je l'orthographiais mal... Avec cette orthographe, vous trouverez mille références, à commencer par: <http://fr.wikipedia.org/wiki/Coltan>

Il s'agit d'un métal nécessaire à l'électronique mais qu'on trouve essentiellement au Congo et accessoirement au Canada et en Australie. La théorie ô combien fumeuse du libre échange nous dit que si un pays détient un quasi-monopole sur un produit dont le monde entier a un besoin imprescriptible, ce pays sera indéfiniment riche puisqu'il peut dicter les prix à sa convenance. La réalité montre qu'au contraire ce pays sera ravagé par la guerre... Vive l'économie de marché!

Jacques est revenu de vacances, de bonne humeur comme il se doit. J'avais passé deux jours seul expat à Voinjama. Cette mission commence à me plaire!

Voinjama, Libéria, le dimanche 29 juin 2008

Je découvre ce matin ces mots formidables de Montesquieu, qui près de trois cents ans plus tard pourraient s'appliquer au beau monde de l'humanitaire sans en changer une virgule bien qu'ils s'appliquassent alors aux institutions caritatives de l'Église: "J'aimerais bien mieux que, dans un État, il n'y eût point de pauvres, que d'y voir tant de maisons destinées à les nourrir."

Voinjama, le jeudi 03 juillet

Je suis à nouveau allé pour deux jours sur le "terrain"-sans-asphalte-ni-réseau-cellulaire. Comme les routes étaient relativement sèche et donc passablement bonnes, nous n'avons mis que huit heures pour parcourir cent soixante kilomètres le premier jour, ce qui nous fait une moyenne honorable de vingt kilomètres-heure! J'avais en tête *La plus bath des javas* de Renaud comme fidèle compagnon tout au long du trajet.

Comme les deux infirmières ex-MSF qui m'avaient hébergé les deux dernières fois étaient parties, j'ai dû demander asile chez les Adventistes — c'est tout de suite moins glamour. Mais ce qui fait que ce voyage mérite mention sont deux discussions de voiture avec Marvin-mon-assistant et Saah, un chauffeur qui m'aime bien (et réciproquement) et accessoirement le doyen du staff.

La première histoire que Saah a racontée, c'est lorsque nous sommes passés dans le village de sa "femme de Voinjama". Il a commencé par guetter ma réaction lorsqu'il a expliqué que nous sommes tous humains, ma foi, et donc qu'il a une femme ici, où il vit depuis trois ans, en plus de son épouse légitime à Monrovia. Comme j'ai fait remarquer qu'il valait mieux ça qu'aller voir des "professionnelles", il s'est senti (à juste titre) en confiance, et a raconté le jour où la "légitime" a eu vent de l'histoire et est venue s'en rendre compte par elle-même. Saah, raconte que devant l'évidence il n'a pas nié, il a présenté les deux femmes l'une à l'autre, avec leur statu respectif, et elles ne se sont pas mordues. De là, la discussion a dévié sur la question du sida. À ma grande surprise, Saah prenait le battage médiatique autour de cette maladie pour de la propagande, et imaginait que le sida avait été inventé par quelques prêtres sadiques pour culpabiliser les copulations innocentes des ouailles joyeuses. Il est donc tombé des nues lorsque j'ai attesté de la véracité du drame et de sa virulence. J'ai dû conclure que malgré cette publicité qui faisait croire à de la propagande, j'aurais aimé que les gens fussent encore plus sensibilisés au danger — et les façons de s'en protéger. J'ai raconté qu'un jour, du temps où je travaillais pour MSF à Monrovia, nous avons épluché les registres des donneurs de

sang par curiosité, et les résultats étaient un taux de prévalence d'un sur quatre. Ce qui signifie que sur nos huit employés nationaux, il est fort probable que deux soient atteints... Ça fait froid dans le dos.

Le lendemain, la discussion est partie sur les souvenirs de l'avènement de Doe en juin 1980, date à laquelle je fais commencer les malheurs du Libéria. Permettez que je tende le micro à Saah: "À cette époque, j'étais chauffeur de taxi à Monrovia. J'avais la radio éteinte. Un client m'a demandé si j'étais au courant, et comme je demandais de quoi il m'a fait allumer la radio. J'ai enfin entendu l'annonce de Doe comme quoi il tenait le palais présidentiel. L'affaire avait été si soudaine, venait tellement de nulle part, que nous avions du mal à y croire. J'ai immédiatement fait descendre tous les clients que je transportais et je me suis précipité à la maison. J'ai réussi à rentrer juste avant le couvre-feu décrété l'heure suivante. Depuis, je mets toujours la radio quand je suis dans la voiture." Ensuite, il s'est mis à raconter la chute du même Doe, dix ans plus tard: "Les combats faisaient rage depuis si longtemps dans la capitale qu'il n'y avait plus rien à manger pour personne. J'ai réussi à voler deux cartons de biscuits quelque part, et je les revendais à la sauvette pour une fortune — ce qui ne m'avancait guère, car en même temps tout coûtait une fortune! Je vendais mes biscuits près du port. C'était tôt le matin. J'ai entendu les sirènes du convoi présidentiel. Ça m'a surpris, si tôt. C'était pourtant bien Doe, entouré de sa garde rapprochée. Le convoi est entre dans le port, qui était à l'époque tenu pour l'ONU par les Nigériens. Doe avait offert cinquante mille dollars à leur général pour qu'il les laisse passer, et le général avait pris l'argent — mais en réalité, il était avec Prince Johnson. Quand Doe se présenta avec ses cinquante gardes du corps, on les fit désarmer. Ils renâclaient. Doe était pressé. Finalement, il a ordonné à ses troupes de déposer les armes, et elles se sont exécutées (c'est le cas de le dire), sauf un fidèle méfiant et deux gorilles israéliens professionnels. Le général les fit entrer dans son bureau, et lorsque les sirènes du convoi de Prince Johnson se sont fait entendre est sorti en disant aller voir ce qui se passait. Le bureau du général était en haut d'un escalier extérieur. Sur l'escalier, il a croisé Prince Johnson et ses hommes. Ils ont tué tout le monde (y compris les deux Israéliens blancs, ce qui a fait couler beaucoup d'encre en réponse à beaucoup de sang) et tiré dans la cuisse de Doe pour qu'il ne s'enfuie pas. Il l'a traîné hors du port et l'a attaché à un palmier. J'étais là, je voyais tout. Doe a demandé à boire. On est allé chercher de l'eau boueuse dans une flaque de la route, et il l'a bue, conscient de sa chute. Puis Prince Johnson lui a demandé où était son argent. Doe aurait peut-être parlé, mais à ce moment-là, un soldat trop enthousiaste lui coupa l'oreille. Doe comprit alors qu'il n'aurait pas la vie sauve, même s'il parlait. Alors il se tut. Il ne parla jamais. On le dépeça pièce par pièce, et on exposa son cadavre. Il fallait payer un tiers de dollar pour entrer le voir. J'avais une photo, mais je l'ai perdue dans les événements de ces dernières années."

Voinjama, le mardi 08 juillet

Mon chat *Beauté* a disparu depuis trois jours. C'est le temps que je lui avais accordé avant de la déclarer perdue, ou plus précisément mangée, si je songe aux regards concupiscents de passants alléchés.

Dans un élan injuste et comminatoire j'ai commencé par suspecter mon détestable voisin, simplement parce qu'il m'avait fait une remarque peu amène sur le chat la veille de sa disparition. Mais pour être tout à fait franc, je n'ai d'autre argument pour étayer ma suspicion que ma profonde aversion pour ce personnage, ce qui est bien peu convenons-en. Surtout qu'il a des arguments bien plus solides en sa faveur... Je ne saurai donc probablement jamais qui a mangé ma pauvre petite chatte noire, mais il m'aura fait bien de la peine!

J'ignore si je vais remplacer *Beauté*. Je pars bientôt en vacances, et ensuite le temps filera très vite... Et puis, comment remplacer une beauté disparue? Demandez autour de vous si vous trouvez une réponse convaincante...

Voinjama, le jeudi 17 juillet

Quelques jours en capitale. Rien à signaler sinon qu'il me tardait de rentrer "chez moi" — de retrouver ma chère petite maison sur la colline...

J'ai été accueilli par un double arc-en-ciel au-dessus de mon château d'eau favori.

Voinjama, le vendredi 18 juillet

Hier, nous avons un anniversaire. C'est chez moi que nous avons trouvé le plus adéquat de fêter ça, ce qui m'a ravi. Je venais de recevoir de Bern de la crème au chocolat, et il me restait du *Crémant* noir: tous deux se sont disputés la palme du succès. Et, cerise sur le gâteau d'anniversaire, nous avons joué au *Grandissime Dalmuti*, une soirée endiablée — pratiquement la première fois que je joue depuis cinq mois pile que je suis en mission!

Mais comme disait ma grand-mère en pensait à un *Hell's Angel* aux jantes alu: "Vieux motard que j'aimais."

Voinjama, le dimanche 20 juillet

Comme souvent le samedi, j'ai proposé un film à mes collègues libériens. C'était un documentaire sur l'histoire du Libéria, des origines aux guerres récentes. J'ai été surpris, car à partir du milieu du film, nous avons quitté l'"histoire" pour entrer dans leurs souvenirs: certains avaient rencontré les Présidents qui se succédaient à l'écran, d'autres se rappelaient leur première voiture, et que sais-je? Doe soulevait une hostilité générale, mais quand Charles Taylor est arrivé, plusieurs se

sont écriés: "Charlie!" — même s'ils ont par la suite hoché la tête avec tristesse en constatant la destruction du pays par les guerres civiles. Que tout cela est compliqué!

J'aurais dû m'y attendre, mais je n'avais pas du tout réalisé que ce que je regardais moi comme de l'histoire majuscule et passée était pour eux un voyage dans leurs propres souvenirs.

Je crois qu'ils sont partis contents.

Voinjama, le vendredi 25 juillet

Quelle semaine! Chus crevé: vivement les vacances! Mais nous n'y sommes pas encore... En tous cas, j'ai refranchi le Rubicon des soixante heures hebdomadaires, et je le sens: je n'ai plus ni le temps ni le goût de l'écriture ni celui de la cornemuse. Ma pauvre Meuille se morfond... Même pour lire, j'ai du mal à trouver du temps: c'est signe que j'occupe mes derniers retranchements. Heureusement, le bout du tunnel est proche: il s'agit juste d'une conjonction malheureuse (visite de Monrovia + Marvin en vacances + nouveau collaborateur à briefer)...

Demain samedi, le staff est en congé, et nous pourrions rattraper notre retard bureautique. C'est la Fête Nationale du Libéria. On nous a offert une chèvre, que nous mangerons dimanche... Ça me rappelle le Pakistan, tiens — et pas le plus tendre des souvenirs!

Ah, j'oubliais: le chauffeur Saah était tout fier de m'annoncer tout à l'heure que suite à nos discussions d'il y a peu, il était allé se faire dépister — et il n'a *pas* le SIDA. Tant mieux! Et tant mieux si nos discussions servent à quelque chose.

Je relance aussi le plus souvent possible la thématique suivante: Si

1-Les prix de la nourriture augmentent, et probablement durablement. C'est un drame pour les consommateurs, mais il ne faut pas oublier que c'est une aubaine pour les producteurs, mêmes modestes. Et Si

2-Monrovia souffre d'un immense chômage dû à l'absence complète d'industrialisation (pourvoyeuse d'emploi) et de tertiaire (sauf humanitaire). Et enfin si

3-Le pays est immense, fertile et peu peuplé. Alors

De ces trois choses l'une: c'est le moment où jamais pour les Libériens de "retourner à la terre" et s'occuper d'agriculture!!!

Voinjama, le mardi 28 juillet

Que de bon temps... Nous avons visite, ces derniers temps. Il s'agissait de nos deux admin' de Monrovia. "Deux" parce que l'une (Sarah) est en train de passer la main à l'autre (Markus, à ne pas confondre avec mon prédécesseur). L'une de leurs qualités est d'être tous deux en début de trentaine, comme un autre que je ne citerai pas ici mais qui vous salue bien, et donc de nous mettre en majorité dans l'équipe...

L'ambiance était légère et festive, agréable et détendue. Jeudi, nous avons mangé de la chasse chez Jacques, vendredi une fondue chez François, samedi une raclette chez moi, et dimanche c'était fête nationale avec le staff local. Le soir, les deux jeunes sont venus chez moi. Nous avons mangé des restes, joué aux cartes et à la "guerre des moutons" (Enfin!), et nous avons regardé *Persepolis*... Le pied, quoi!

Le hic, c'est que nous avons eu tendance à grignoter sur les heures de sommeil. Heureusement, aujourd'hui je vais pour deux jours sur le terrain, loin des natels et des ordinateurs!

Et ce ouikène qui vient, c'est fête nationale suisse à Monrovia. J'ai plein de copains à retrouver, à commencer par mon cher Roger, son ami Michel, et, surprise, un vieux copain que je suis très, très heureux de recroiser de temps en temps — Guilhem de MSF. Un sacré bonhomme, avec bien des histoires à raconter, et plus encore dans les yeux (des histoires qui ne dit pas mais qu'on devine à ce qu'il dit).

Monrovia, le 02 août 2008

C'était donc fête nationale, hier. Nous sommes descendus en bande, Jacques (chef de base), François (architecte pour l'hôpital) et moi — Thomas, le docteur, était en vacances bien méritées. Dans la voiture, ils me racontaient leurs souvenirs de mission dans des pays où ils restaient cinq ans, parfois dix, parfois même plus encore! En ce temps-là, ils n'avaient pas de chauffeur et le SIDA n'avait pas encore été inventé... J'aime bien cet épisode que Jacques raconte sur la guerre du Soudan: ils subissaient régulièrement des bombardement et devaient se réfugier dans un abri. Cela dit l'abri leur faisait peur à cause des serpents. Alors l'un d'eux préférait se cacher sous la table. Un jour, une bombe lui est tombée entre les jambes, mais n'a pas explosé. En fait, une énorme proportion n'explosait pas à l'impact, ce qui les rendait ensuite aussi dangereuses que des mines. Toujours est-il que le lendemain, le gars est rentré en Suisse. Il avait les cheveux blancs. Entièrement décolorés en une nuit par la peur. Moi qui croyais qu'Hugo affabulait avec son Valjean...

Le soir, cervelas, saucisses et, heureusement pour moi, salade de pommes de terre. Une quarantaine d'Helvètes, pour la plupart inconnus. Du coup, nous avons fait comme lorsque je sortais en boîte, gamin: nous sommes restés Jacques, François et moi au bar, à discuter ensemble. Comme quoi nous ne devons pas encore être les uns des autres! Roger était excusé, pour raisons de santé. J'irai le voir dimanche. Je n'aime pas qu'il aille mal.

Encore quelques jours à Monrovia, puis vacances auprès de ma danseuse préférée! J'avoue que j'ai une petite appréhension quant au retour: les routes ont brusquement empiré d'une semaine sur l'autre, et la suite risque de ne plus être facile du tout! Il y avait même un endroit où la route était inondée sur cinq cents mètres, et les piétons se faisaient emporter par un passeur sur un radeau de trois troncs

attachés avec des lianes. À mi-parcours, plusieurs mètres de gaffe s'enfonçaient dans l'eau. Tout de même! Je me demande ce que je vais retrouver à mon retour...

Voinjama, Libéria, le samedi 06 septembre 2008

J'ai pu négocier quatre semaines de vacances, qui, une fois déduits des déplacements chronophages, se sont polarisées en deux grosses semaines (allez, dix jours ou presque) fort différentes mais également agréables.

La première, je l'ai passée dans les Alpes, dans un vaste chalet loué par ma sœur et mon beaufrère pour fêter l'année de leur trente ans. Nous étions donc une bande de copains, à profiter d'innombrables ballades, jeux, nourriture, promenades, danses en kilt, saunas, jeux de rôle, escalade, et j'en oublie, tant il y en a eu. Méorable (de lapin), vous dis-je.

La seconde, je l'ai passée en Corse, où Marjorie arrivait à la fin d'un contrat de trois mois dans un centre de vacances, avec représentation tous les soirs. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas été sur scène aussi assidûment, et ça lui a fait un bien fou! Quant à moi, j'ai profité du centre de vacances, du buffet salade de dix mètres de long, de la mer au pied du bungalow, de la citadelle de Calvi si proche par-dessus la baie de Calvi, et des spectacles renouvelés tous les soirs!

À propos d'Île de beauté, lorsque je suis parti on m'a appelé pour m'annoncé que mon chat (Beauté, donc) avait été retrouvé. Il n'était donc pas tombé sur un ogre plus malin que dans le conte. Mais le surlendemain, à peine étais-je arrivé en Europe qu'on m'appelait pour m'apprendre qu'il était rentré blessé et n'avait pas survécu à ses blessures. Au moins, je suis maintenant certain qu'il n'a pas fini dans le ventre du voisin.

Par contre, Jacques m'a promis un autre chat noir, un mâle cette fois, qu'il a déjà baptisé Mouche. C'est moins drôle que Beauté peut-être, mais ça me fait sourire tout de même: combien d'animaux ne nomme-t-on pas du nom d'un autre animal? Mes cousins avaient un chien baptisé Moustique, et un bonhomme en pagne appelait sa guenon Panthère ("Cheetah" en anglais)... Drôle de monde! Bref, mon nouveau chat s'appellera Mouche.

Ce "Carnet" a de fortes chances d'être le plus court que j'enverrai de la décennie. Néanmoins, je ne voulais pas vous laisser vaquer sans quelques considérations et mises au point sur l'histoire du Libéria.

D'abord, j'entends souvent parler de "quatorze ans de guerre civile". Je ne peux laisser dire ça sans m'insurger. Reprenons la chronologie (brièvement): 1980, coup d'État de Doe. 1990, coup d'État de Taylor. 2004, fin des combats. Parler de "quatorze ans de guerre civile", c'est avaliser le régime dictatorial de Doe, c'est reconnaître son gouvernement tyrannique, c'est laisser à Taylor seul le rôle du trouble-fête. Or je suis prêt à reconnaître Taylor des crimes les plus atroces, mais à condi-

tion qu'on n'en charge pas moins son prédécesseur. Bref, j'aimerais qu'on reconnaisse au pauvre peuple libérien qu'il a souffert vingt-quatre ans de joug de tyrans, et non quatorze comme se plaisent à le répéter les journalistes obtus.

Ensuite, revenons sur la légende dorée des esclaves rentrant chez eux après avoir été déportés en Amérique. La réalité est un peu plus complexe: ceux qui "rentraient" ainsi étaient nés en Amérique, souvent sur plusieurs générations, ils ne parlaient plus de langue africaine, n'appartenaient plus à une culture tribale, ne connaissaient de mode de vie que celui de l'Amérique du dix-neuvième siècle. Ainsi, ceux qui ont décidé de fonder le Libéria sont arrivés en purs et simples colons, avec pour ambition de "christianiser et civiliser l'Afrique". Ils ont exterminé les populations côtières du Libéria, ont repoussé les survivants dans la forêt, ont instauré une interdiction de séjour pour les autochtones sur la bande "civilisée" côtière (frontière interne qui n'a été levée que dans les années septante, juste avant le coup d'État de Doe), etc. En d'autres termes, le Libéria est infiniment plus proche d'une colonie américaine en "bonnet difforme" que d'un havre pour pauvres esclaves désireux de rentrer chez eux oublier les exactions des vilains Blancs.

Les conséquences les plus directes sont les suivantes: 1-Le Blanc n'est pas un ancien colon. C'est un riche, un modèle, un rêve, mais pas un ancien oppresseur. Je trouve cette situation plus facile à vivre que ce que j'ai connu dans d'autres pays d'Afrique. 2-Les Libériens s'offusquent quand on leur dit que le Libéria est un pays d'Afrique, car pour eux, c'est l'Amérique, c'est un État américain enclavé sur terre d'Afrique. 3-La bande côtière du Libéria juste avant le coup d'État de Doe était l'une des zones les plus riches et les plus développées d'Afrique, et le souvenir de cette opulence passée est dur à supporter dans la misère quotidienne d'aujourd'hui. La déchéance est plus sensible ici que dans d'autres États voisins en raison du souvenir (partie réel et partie fantasmé) de la gloire d'autrefois — irrémédiablement révolue. Il est pénible voire humiliant de mendier un puits pour avoir de l'eau potable lorsqu'on se "souvient" avoir été riche et puissant...

Il est difficile de comprendre le Libéria et les Libérien, j'espère que ces quelques notions préliminaires vous en donneront un aperçu. Pour ma part, en quatre ans de fréquentation de ce pays, j'ai l'impression d'une complexité croissante qui échappe constamment à l'emprise de l'analyse, comme un poisson véloce et savonneux. Plus j'en sais, plus je constate qu'il y a à savoir!

Voinjama, Libéria, le mardi 09 septembre 2008

Voilà un "Carnet" qui ne manque pas de commencer sur une touche d'humour, même si je suis rentré de Corse en traînant un peu des pieds! Figurez-vous que nous avons la visite hier (et pour jusqu'à demain) d'un journaliste qu'il faut emmener visiter nos activités. Hier soir, vers 16:30, j'ai donc proposé d'aller encore vite voir un pont. Mal m'en a pris: au lieu de la demi-heure prévue, il nous a fallu trois heures pour rentrer — et nous n'avons pas vu le pont! La voiture s'est coincée dans une ornière plus abyssale que les autres. Du coup, comme nous étions tout près de Voinjama, nous avons appelé une voiture à la rescousse pour nous treuiller. La voiture est arrivée, et s'est embourbée juste derrière l'autre, sans avoir pu tenter quoi que ce soit d'utile au préalable. Allez savoir pourquoi, une seconde voiture de secours suivait la première, et cette troisième, heureusement et malgré quelques peines et déboires, ne s'est pas embourbée! Bref, nous avons donc deux voitures bloquées pour un véhicule encore indépendant de ses mouvements — et des crics, des pelles et de la bonne volonté. Finalement, tout le monde est rentré à bon port avec seulement deux grosses heures sup' au compteur... Heureusement que le ridicule ne tue pas!

C'était ma première journée sur le terrain après vacances. J'avais ramené d'Europe une cassette de REM, histoire de nous changer un peu de la musique africaine ou indienne. Ben à ma grande surprise, dans ce contexte et avec du recul, j'ai trouvé notre musique aussi ch—répétitive que celles qui m'avaient ennuyé jusque-là! Comme quoi, je crois que c'est surtout une question d'accoutumance... Reste que je n'ai pas encore osé essayer les cassettes de classique offertes par mon oncle: je suis curieux du résultat — sur moi comme sur mes collègues locaux!

Le surlendemain

Continuons sur la même lancée... Ce soir, alors que je m'apprêtais à quitter tranquillement le bural et marcher vers chez moi soleil dans le dos au contraire de certains cow-boys solitaires loin de leur foyer, je me suis fait alpaguer par le gardien. Il avait remarqué une fuite dans l'un des trois énormes réservoirs que nous avons rempli de diesel l'après-midi même! Quatre mille litres de diesel en perte... Damned! Nous avons donc passé une agréable soirée à siphonner (Beurk!) le réservoir dans tous les récipients que nous pouvions trouver... Heureusement que le Docteur Thomas a trouvé un réservoir de deux mille litres qui a déjà sauvé la moitié de la cargaison!

Mais j'avoue qu'à choix, j'aurais tout de même eu une légère préférence pour l'option souper-téléphones-courrier!

Voinjama, le lundi 15 septembre

Il y a deux jours que le Docteur Thomas est parti pour Monrovia. Comme Jacques et François, nos deux autres collègues, sont en Suisse pour vacances, je suis seul sur la base — et j'aime ça! J'en profite à fond.

Profitons-en pour revenir sur mon quotidien à Voinjama.

J'ai passé mon dimanche chez moi: j'ai une petite maison sur la colline où je vis seul et où je fais ma cuisine. J'en ai certes déjà parlé, mais j'y reviens tant c'est un changement par rapport à toutes les structures que j'ai connues où l'on vit ensemble et mange ensemble de la nourriture préparée par un cuisinier local. Je rappelle également aux cancre du fond qui n'ont pas suivi que j'ai une chambre d'ami qui se désespère d'être si peu employée!

Le bural est à cinq minutes à pied. Sur le chemin, je salue les gardiens des différentes maisons alentours et souvent quelques femmes qui vont à la rivière pour la lessive. Je ne mentionne pas mon rognutudju de voisin. En principe, François m'a précédé au bural, mais en son absence c'est moi qui rallume Internet, les réseaux et tous les appareillages sensibles que l'on coupe systématiquement pour le cas où un orage facétieux (c'est fréquent en cette saison) déciderait de nous faire une surprise.

Deux ou trois jours par semaine (c'était plus, mais je tente de réduire), je vais sur le terrain — c'est-à-dire que je passe la journée dans la bagnole, ce qui n'est pas des plus glamour, j'en conviens. Je m'occupe de deux programmes: un de fabrication et distribution d'uniformes et de pupitres, et un de construction de ponts et d'écoles. Chaque programme est sous la responsabilité d'un *Field Officer*, et à tout prendre, ça tourne. Depuis peu, j'emmène des cassettes de Vivaldi, de Bach ou de contemporain pour alterner avec la musique Africaine.

En général, nous discutons. Cette semaine, nous parlions de ce que nous, Occidentaux, avons à apprendre d'eux, Africains. Je voulais parler du lien social. Je leur racontais à quel point nous sommes des handicapés sociaux. Nous n'avons pas de réseau d'amis proches, nous ne connaissons pas nos voisins, et si nous sommes à court de farine nous n'avons personne à qui en demander sinon le supermarché voisin. Mes collègues étaient atterrés d'imaginer qu'on puisse mourir de froid l'hiver dans l'indifférence, ou, pire, qu'on puisse mourir sans que personne ne le remarque. Comment, alors, pouvais-je leur faire comprendre qu'on puisse se sentir si seul, chez nous, qu'on s'en suicide?

Les autres jours, je les passe à Voinjama, entre conférences et mille autres aspects de mes responsabilités à assumer — surtout en l'absence des trois autres.

Sur le terrain, nous nous nourrissons de bananes et de pain (le pain est excellent dans cette région du Libéria). À Voinjama, je rentre chez moi et prends une heure pour lire et me reposer.

Les locaux partent vers cinq heures, et à partir de là je peux commencer le boulot administratif. J'essaye de rentrer avant la nuit, entre six et sept. Si c'est sur la fin du créneau, je marche à la lueur de la lune. Du coup, je suis parfaitement au courant des phases de la lune. Je comprends enfin l'importance qu'a cet astre dans la littérature classique!

À la maison, Meuille (ma fidèle cornemuse), souper, douche, émaux persos, lecture et dodo. Comme c'est la saison "froide" (et pluvieuse), je programme le ventilateur pour s'arrêter à minuit.

Et voilà!

Après, il y a les événements singuliers, bien sûr. La semaine dernière, par exemple, j'ai invité une brochette d'expats de Voinjama pour une fondue. La fondue était réussie, l'ambiance était bonne, et nous avons terminé par un Grand Dal'. Soirée réussie! Autre exemple: samedi, comme souvent, j'ai invité notre staff local à regarder un film. C'était "Lord of war", et je crois que ça leur a plu. Nous étions près d'une quinzaine sur mon petit écran! Heureusement que j'ai un bon système son.

Parenthèse: notre vie auditive ici est dominée par les sonneries de natel. Jacques, en particulier, a enfin changé la sienne: c'était "La marche turque", très fort car il le laisse souvent traîner. L'un des chauffeurs avait un horrible enregistrement où une voix de bimbo criait de plus en plus fort: "Oh, it's ringing!" ("Eh, ça sonne!"), et maintenant il a changé pour des rires d'enfants. Comme les chauffeurs n'ont pas le droit de répondre lorsqu'ils conduisent, ça sonne des heures durant. Grrrrr. Pour les autres, ce sont soit les mélodies classiques pré-enregistrées, soit des chansons contemporaines. Toutes mes sont devenues odieuses, à force — même la Toccata de Bach! Snif...

Soir du même jour

Journée de terrain, donc. Avec quelques notes à raconter.

D'abord, pendant notre pause midi dans une gargote de bord de route, j'ai remarqué qu'un gamin tenait un petit oiseau attaché à un fil. Mes collègues ont hélé ledit mioche et j'ai commencé à plaindre le pauvre volatile. Du coup, le tenancier a déboursé les "fadala" (= "*five dollars*" = 5 centimes d'euro) que demandait l'enfant et a libéré l'oiseau. Belle action.

Plus tard, j'étais seul à bord avec le chauffeur Saah — mon cher Saah, celui qui ne croyait pas au sida et qui me racontait la chute de Doe. Aujourd'hui, il s'est extasié sur Bach et Rodrigo (les fameux concertos d'Aranjuez). Du premier il a dit que c'était à écouter seul le soir, sans un bruit alentour, pour savourer. Du second, il a

dit que sa musique lui faisait imaginer Marjorie en train de danser avec moi. Mignon!

Et puis, il a raconté une histoire rocambolesque mais apparemment authentique arrivée pendant mon absence. Un vieux était mort dans un village, et on a passé quelques jours à préparer les funérailles. Soudain, pendant le cortège funèbre, le vieux s'est réveillé et a demandé ce qui se passait. On imagine assez bien la scène! Mais on imagine aussi celle qui a été évitée de justesse, s'il s'était réveillé deux heures plus tard! Glups...

Le reste du temps, je l'ai passé à méditer la suite. Je n'ai aucun projets au-delà de mon retour mi-novembre: c'est à la fois vertigineux et enivrant. Vertigineux de s'appuyer sur si peu, de ne rien savoir à ce point, de naviguer dans une telle purée de pois. Et enivrant d'être aussi libre, d'avoir si peu de contraintes et tant de possibles. Et à tout prendre, c'est ce second sentiment qui l'emporte!

N'empêche que je me demande bien ce que je vais construire en 2009...

Voinjama, Libéria, le dimanche 21 septembre 2008

Nous étions invités hier soir à un barbecue à la Croix-Rouge. Je crois que tout ce que Voinjama compte d'expats était invité, ce qui allait chercher dans la quinzaine. Pas plus. C'est très bien comme ça. Je n'en connaissais encore que la moitié!

Maintenant, je vais passer la journée dans la bagnole pour une séance plénière à Monrovia. Un des thèmes de discussion sera une possible prolongation de mon contrat. Ouaille note, comme disent les curés et les musiciens?

J'avoue que, perdu dans tous les possibles, je ne sais pas trop où j'en suis — mais j'y suis bien. Après tout, quoi d'autre importe?

Monrovia, le même jour, le soir.

Pendant le trajet, j'ai pu terminer mon intégrale Nietzsche — j'estime avoir du mérite, non à cause de Nietzsche, mais à cause du trajet! Lire dans ces conditions relève de l'apostolat.

J'avais commencé cette intégrale il y a deux ans au Pakistan. Depuis, tout ce temps, le cher moustachu accompagne mes pensées, nourrit mes réflexions, élargit mon horizon, approfondit mon regard, creuse des sillons fertiles. Quelle richesse, quelle générosité chez cet homme! Et puis, j'ai peaufiné auprès de lui mon goût pour la transmutation. J'aime à absorber colère et tristesse, à les digérer, et à en extraire la quintessence sous forme d'un sourire tendre et sans condescendance — j'aime à transformer la noirceur du monde et de moi-même en douceur. Ce n'est pas toujours facile, et quelques aphorismes de Nietzsche sont souvent un soutien à ne pas négliger dans ce processus exigeant — Nietzsche n'est-il pas l'apologue par excellence de la maîtrise de soi, vertu aujourd'hui hélas déconsidérée? Pourtant, quelle joie puissante et digne que celle qui fleurit sur un terreau de noirceur convenablement apprêté...

Voinjama à nouveau, le mercredi 24 septembre

Me voilà de retour dans ma petite maison adossée à la colline. J'ai oublié de vous raconter que le chat Mouche, que j'avais tenté d'y accoutumer, ne m'y attendait plus. Les premiers jours, il s'est si bien terré sous les meubles que je ne l'ai jamais vu, même si je l'entendais miauler. Plus tard, il s'est enfui. Il a continué à venir subrepticement se servir dans la gamelle que nous préparions à son intention, mais depuis longtemps maintenant la gamelle reste pleine... Comme a dit Jacques à son retour, je n'ai pas de chance avec les chats...

Le très rapide aller-retour à Monrovia a confirmé ce qui se présentait: comme mon remplaçant — ou plutôt ma remplaçante — n'est disponible qu'à partir de janvier, je prolonge mon contrat jusqu'à février, histoire de boucler une année complète, et comme il était prévu au tout début... Les "Carnets du Libéria 2008" vont donc mordre sur l'année suivante, et la petite annonce que j'avais préparée à propos de "toute mission d'architecture ou de construction" devra attendre encore un peu pour être publiée!

En attendant, les deux mois qui viennent vont être consacrés à la planification 2009 (stratégie et budget), et ça risque d'être aussi intéressant que fatigant. Et puis, la saison sèche commence, et avec elle la reprise en force de nos activités, surtout constructives!

Joie et délectation — victoire et pétulance.

Même endroit, même jour, le soir.

Orage, ce soir. Je suis d'humeur à partager quelques réflexions... Il n'y a bien entendu là aucun rapport avec mon présent — au contraire: la météo est à l'éternel et à l'intemporel!

J'ai découvert en tout à la fois la philosophie, Camus, l'existentialisme, l'angoisse, la force de caractère, la grandeur, et que sais-je? par quelques mots tirés de *Caligula* reproduits dans une bande dessinée. C'était il y a maintenant plus de dix ans. Je devais à peine aborder la vingtaine. Pourtant, maintenant que je ne peux plus considérer que je n'ai fait qu'aborder la trentaine, il me semble à peine commencer à comprendre enfin.

Ces mots, c'étaient: "Le chagrin non plus ne dure pas. Même la douleur est privée de sens." — Albert Camus, *Caligula* IV, 13.

La formule est percutante. Trop, peut-être, puisqu'elle m'a caché l'essentiel pendant une décennie. Je pensais à la partie "douleur" sans percevoir l'importance, voire la prépondérance de la partie "sens", ou plutôt "privée de sens".

Le drame de nos vies, c'est qu'au contraire des romans elles ne font pas de "destin": nous survivons à nos amours, les peines ne nous tuent pas, la douleur passe, revient, et rien de tout cela ne se fige dans une belle figure d'ensemble — tout au moins pas avant que nous ne soyons plus là pour jouir du résultat. On ne peut jamais dire de soi: "Il a été." Et lorsqu'on le pourrait enfin, on n'est plus là pour le dire.

Toujours, la vie se renouvelle, et chamboule les belles images qu'on voudrait fixer de nous-même. Je pense par exemple à mon grand-père et à son bel et tendre amour de vieillesse, à passés septante-cinq ans. Nous préférerions que chaque histoire qui se termine ait une fin absolue, que les protagonistes meurent, ou du moins soient éternellement malheureux comme les marâtres des contes.

Lorsqu'une idylle s'achève, on souffre plus de ce que l'on y survit (et l'autre aussi) que de son achèvement même. En d'autres termes, la fin d'une histoire d'amour serait parfaitement supportable si l'on mourait ou entrait au Carmel ensuite. Cela satisferait parfaitement notre besoin de destin. Mais la vie n'admet pas de fin. Il nous faut composer avec des "après", et rien n'est plus pénible au goût humain pour les histoires...

En fait, à l'y bien regarder, je crois que nous n'aimons pas la résilience, la possibilité de recommencer. Nous n'aimons pas les survivants, les rescapés, ceux qui renouent avec la vie après le malheur.

Nous aimons les premières fois, et nous aimerions que les grandes émotions soient des dernières fois — comme dans les livres. Je me demande si on peut échapper de notre vivant à ce goût pour les débuts et les fins — faut-il vraiment un coup de cymbale et un mouvement de rideau pour que nous jouissions de la vie?

Voinjama, le lundi 29 septembre 2008

Ouikène social que ce ouikène. Tout d'abord parce que je mes trois collègues sont revenus les uns après les autres à Voinjama, et nous voilà réunis au complet pour la première fois depuis plusieurs mois. C'est gai. Nous nous sommes fait quelques soupers "entre nous"... Bien, quoi. Chouette équipe..

Ensuite parce que ce dimanche, j'ai vu pas mal de monde, pour une fois: brunch avec ceux du CICR, pétanque avec mes collègues, souper chez IRC. Sympa, vraiment.

J'oubliais: samedi, j'ai donné mon premier cours de construction, sur le béton. Je crois que j'ai scotché mon public. Ils en ont appris tout plein! Et moi, ça m'a rappelé le bon temps du Pakistan... J'aime bien enseigner la construction...

Voinjama, le mercredi 01^{er} octobre 2008

Hier, c'était Eid. J'ai été invité à fêter avec des Bangladeshi.

Eid, c'était l'occasion pour chacun de demander aux autres de quelle religion il est. J'ai trouvé que mes collègues mettaient trop de complaisance à affirmer ne pas croire à ces "histoires-là", et que ça blessait nos collègues libériens, alors j'ai décidé de jouer plus finement. Si on me demande de quelle religion je suis, je réponds que ma famille est chrétienne. Après tout, je n'aime pas clamer mon athéisme avec arrogance.

Là, j'ai envie de dire qu'il y a beaucoup de place dans ma vie. Il y a beaucoup de place dans mon cœur. Juste pour dire. Sans raison particulière.

Hier, c'était Eid, et aujourd'hui c'est la merde. Il y a des jours comme ça. Je n'ai pas le courage de raconter. Juste celui de vous proposer de réentendre la fin d'un poème récité très lentement par Brassens, avec une grande respiration à chaque

point. En fait, ma citation n'est pas exacte, mais c'est le poème de mon souvenir que je voudrais partager, pas l'original. L'essentiel, c'est la voix rocailleuse de Brassens, comme un fleuve puissant et grave qui roule les cailloux de l'existence — et les respirations à chaque point:

"Adieu, Petit Bonhomme. Volez, les anges."

Voinjama, Libéria, le dimanche 05 octobre 2008

Il commence à faire chaud. La saison des pluies s'achève et le cède aux chaleurs lourdes de la saison "sèche". Il m'est difficile d'imaginer l'hiver européen. Je crois que je le regrette un peu: je ne suis hélas pas de ceux qui aspirent à "passer l'hiver au chaud", comme on dit...

Hier soir, au cours d'une soirée *Guerre des moutons* (une de mes premières du genre ici), j'ai raconté le bilan décevant d'une expérience que j'ai menée ces premiers mois de ma mission à Voinjama. Nos employés sont constamment à nous demander des "avances de salaire" et autres formes d'emprunt. C'est lassant, et surtout c'est inutile, car cet endettement "endémique" est constant, et ne va même pas s'accroissant. C'est donc une dette partielle, soigneusement contenue. Alors pourquoi ne pas la résorber une fois pour toutes et vivre ensuite hors dettes? Il semblerait que l'économie africaine soit trop complexe pour moi, et je ne peux que soutenir Serge Latouche qui pense que nous avons beaucoup à apprendre de l'économie africaine...

Toujours est-il que, pour revenir à mon expérience, j'avais accepté de prêter, mais avec intérêt. J'imaginai que ça ferait réfléchir. Ça a marché un temps, mais ce mois dernier, il n'était pas un seul membre de notre staff qui n'ait défilé dans mon bureau le soir de paye pour régler son ardoise. Mon expérience a donc été un échec retentissant.

Qu'importe: je m'accorde une seconde manche: ce coup-ci, j'ai voulu refuser tout prêt. Puis j'ai renoncé à un principe aussi intransigeant car l'un d'eux avait une bonne raison de me demander un emprunt. J'ai donc proposé le marché suivant: chaque mois, je ne prête qu'à un seul d'entre eux — à eux de voir qui. Sans intérêt, bien sûr. Note qu'ils ne sont pas une dizaine: ça reste gérable...

Bilan dans quelques mois...

Voinjama, le vendredi 10 octobre 2008

Soir. Un peu tard — pour moi!

Journée de terrain. Je suis recru, ce qui est une autre façon de dire que je suis cuit — paradoxe de la langue française.

Ce soir, j'ai soupé d'une soupe tout en faisant sécher des graines de cacao à la casserole. Je crois que je suis en train de me forger là une nouvelle habitude: graines de cacao plutôt que chocolat. C'est affreusement amer, mais c'est ô combien plus naturel. Et puis, c'est snob à en crever!

Ce soir, j'ai commencé mon premier Gracq — *Le rivage des Syrtes*, évidemment. Sentiment étrange. La présentation en pages non coupées en rajoute sur l'effet *Désert des Tartares*.

Ce soir, il faut que je cesse de tourner autour du pot. De toutes façons, passé un certain temps une surprise s'évante. Marjorie vient travailler au Libéria. Il fallait qu'elle ait du travail pour que les Suisses ne paniquent pas — vous savez comment nous, les Suisses, pouvons parfois être procéduriers et d'un maniaque rébarbatifs voire franchement rebutants... Il y a souvent chez nous comme une peur panique de la prise de responsabilité. Gasp & damned, suis-je tenté de dire.

Quant à Marjorie, elle n'est pas Suisse, elle est déjà venue deux fois un mois du temps où je travaillais pour mon cher Roger, et maintenant elle a trouvé un employeur. J'espère que ça suffira à calmer l'inquiétude de mes chefs — j'espère que nous allons y arriver!

Voinjama, le mardi 14 octobre 2008

La saison froide se fait sérieusement sentir, maintenant: cette nuit, pour la première fois, j'ai pu dormir sans ventilateur!

Ce midi, ma femme de ménage m'avait fait bouillir quelques feuilles de cassava (manioc?), comme ça, gratuitement, par gentillesse. Mais elle avait l'air triste, et je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a expliqué qu'elle cultivait ledit cassava dans un petit champ en périphérie de ville, et que la nuit dernière des voyous étaient venus dévaliser la récolte presque à point. Ce qu'elle avait cuisiné était ce que les imbéciles n'avaient pas emporté. J'étais outré. Comment avoir de l'espoir pour l'avenir d'un pays où il faudrait un mirador sur chaque champ cultivé?

Pour le reste, nous recevons les trois membres de notre équipe de Monrovia pour préparer les discussions quant au budget 2009: les journées qui viennent seront chargées et peut-être passionnantes... L'humeur est bonne et la raclette prometteuse!

Voinjama, le samedi 18 octobre 2008

Ils sont partis!

Ces trois jours avec l'équipe de Monrovia étaient fructueux et sympathiques, mais mon courrier perso a pris du retard. C'est le moins qu'on puisse dire... Quant à Marjorie, son arrivée vendredi est confirmée. Joie et pétulance!!!

Quant au reste — quel reste? Tout est là! Le boulot tourne bien, et Marjorie vient travailler dans le même pays pour quatre mois. La vie est belle!

Voinjama, le dimanche 19 octobre 2008

Quand j'ai enfin pu annoncer au staff local que ma fiancée venait vivre avec nous et travailler chez les voisins, ils ont fait une telle fête que Jacques est intervenu pour nous rappeler que nous étions sensés être en meeting et non en bringue!

Joie et pétulance, disait quelqu'un...

Voinjama, le lundi 20 octobre 2008

Hier, j'ai été envahi par les moucherons. Comme tout ici, ils viennent par courtes saisons aiguës, soudaines et violentes — comme les mangues qui sont passées, les avocats qu'on ne trouve plus, les oranges qui reviennent, les énormes et inoffensives mouches "saucisses", et tant d'autres. Quant à ces moucherons, ils ont pour spécificité d'être si minuscules que les moustiquaires ne les importunent pas. Ils ont une espérance de vie d'une journée: ils tournent autour des sources de lumières et leur cadavre tombe à leur verticale durant la nuit. Ce matin, il y a des flaques noires et granuleuses au pied des lampes de chez moi...

Hier toujours, je lisais encore quelques nouvelles, dont des rebondissements de la "crise des *subprimes*". C'est marrant comme on auréole tout ça d'inattendu, alors que d'une part c'était prévisible et d'autre par c'était prévu. Prévisible, ça l'était depuis Bretton-Woods, où l'argent est devenu abstrait. Prévu, ça l'était. Un ami mieux informé que moi m'avait déjà tout expliqué il y a déjà un an, bien avant que je parte pour cette mission. On savait déjà tout. Du moins tout "on" qui lisait la presse économique et fouillait un peu savait déjà tout de l'affaire et de ses conséquences. Il en est d'ailleurs une qui commence doucement à pointer son nez mais qui n'a encore — je crois — guère de place dans les médias, c'est celle de la crise *sociale* après la crise économique. En effet, quand une société s'est construite sur une valeur, et que cette valeur s'effondre, cette société est en fondamentalement en crise — elle doit reconsidérer ses fondations mêmes. Nous vivons dans un monde où l'argent était la valeur suprême, socialement, moralement, idéalement, fantasmatiquement et j'en passe. Maintenant, il va falloir nous réinventer des valeurs, et ce ne sera pas facile! Mais ce sera intéressant. Pour ma part, je plaiderais en faveur du lien social, du patient tissage des relations humaines, du partage et de l'échange, de la l'infinie découverte de l'Autre. Histoire de changer du nombrilisme! Histoire, aussi, de donner raison à mon bien-aimé Épicure quelque deux millénaires et des après sa mort: Épicure estimait que la clef de voûte des valeurs humaines était l'amitié.

Voinjama, le jeudi 23 octobre 2008

C'est fait!

Après huit mois de résidence à Voinjama, il était temps, me direz-vous... Non? Ah, vous me diriez autre chose avant? Quoi? Ah, oui, qu'est-ce qui est fait? Pardon... Je suis enfin allé présenter Meuille aux sonneurs de Pakbatt! Je parle de cornemuse, bien sûr.

Reprenons en bon français: je suis enfin allé jouer de la cornemuse avec le *pipe band* des Pakistanais du contingent de Casques Bleus local. Le résultat était décevant car nous n'avons aucun répertoire commun, mais l'intention y est. Je compte y retourner, après avoir partagé quelques partitions! Je vous tiens au courant.

Monrovia, soir du même jour

Me voici arrivé à Monrovia. Marjorie, quant à elle, débarque demain. Quelle joie!

Nous sommes descendus en voiture avec le docteur Thomas, celui qui a commencé sa mission en même temps que moi en février. Il m'a raconté l'Éthiopie de ces dernières années et l'Afrique du Sud d'il y a vingt ans. Quel personnage!

La canne à sucre est montée en fleur: tout le long de la route, ça fait des aigrettes lumineuses qui se balancent au moindre souffle d'air. Ce serait comme les plumes oubliées d'un oiseau luminescent... Et puis, c'est aussi la saison des papayes qui commencent: elles poussent en grappes autour du tronc de papayer, serrées et abondantes comme un souvenir du jardin d'Eden...

Je vous ai déjà dit que Marjorie venait demain??? ;-)

Monrovia, matin du samedi 25 octobre

Elle est arrivée. Je suis heureux.

Voinjama, Libéria, le jeudi 30 octobre 2008

La collection de produits de beauté qui s'aligne sur la toute nouvelle étagère de salle de bains signale la présence dans cette maison de celle à qui elle était inconsciemment destinée depuis le début. Il a fallu un peu forcer les choses pour vaincre les résistances administratives de ma chère Patrie, mais Marjorie et moi y sommes arrivés, pour le mieux!

Cela dit, deux choses encore. 1-Je ne comprends pas la présence des produits de beauté: Marjorie est belle y compris "sans tout ça" (Renaud, *La pêche à la ligne*). 2-Son regard neuf sur la vie à Voinjama me permet de constater que je n'ai pas été tout à fait clair sur certains points. Par exemple, les routes. Dès son premier trajet Monrovia-Voinjama en huit heures, elle a confessé que c'était "pire" que ce qu'elle avait imaginé, et donc, je suppose, que ce que j'avais décrit. Les routes sont donc *vraiment* horribles, et les journées "terrain" que j'y consacre sont *vraiment* des sacrifices...

À part ça, je crois que la présence de Marjorie va apporter énormément à un niveau tout à fait imprévu (par moi en tous cas), celui de l'intégration sociale de nos actions. Grâce à elle, je me rapproche de certaines personnes de Voinjama, et c'est une excellente chose. Je crois en effet que quel que soit l'impact de nos projets, il sera toujours secondaire par rapport à l'impact culturel du temps partagé avec les "bénéficiaires". Je veux dire que si le travail humanitaire de développement est justifiable, c'est peut-être moins par son impact direct que par l'échange culture et social qu'il permet. Et que dans cet aspect-là des choses, la présence de Marjorie, notre présence comme couple, permet d'aborder des sujets différemment, et nous rapproche des gens "normaux" du Libéria. En quelques sortes, nous quittons le statut de "jeunes arrogants en pantalons à fleurs qui parlent très fort dans des radios" pour devenir — encore une fois — des gens normaux, blancs certes, mais normaux, avec une vie familiale et des soucis quotidiens et pas seulement du boulot et des projets.

Affaire à suivre!

Voinjama, le dimanche 02 novembre

Fin d'après-midi chaude. Marjorie dort dans notre cher hamac. Le ventilateur ronronne encore, mais dans quelques instants s'éteindra jusqu'à la nuit faite: depuis quelques mois nous avons ainsi "coupure" matin et soir, deux heures à chaque fois.

Nous récupérons tous deux de la fête d'halloween organisée hier chez *Right To Play* où Marjorie travaille depuis une semaine. Nous étions dûment déguisés, moi

en gardien (ce qui a eu beaucoup de succès auprès des Libériens, justement) et elle en... moi: bretelles et parapluie annonçaient à chacun le lien qui nous unit, bien mieux qu'un discours ou une présentation officielle. Bref, Marjorie a un statut et du travail, et moi je suis heureux.

Right To Play est une organisation de développement "holistique" de l'enfant, ce qui est beaucoup plus large et plus intéressant que les simples programmes d'éducation — qui se résument souvent à l'école, Ivan Illich doit se retourner dans sa tombe... Marjorie y a donc une place presque conçue pour elle!

Quant à moi, cette semaine, les grands chefs arrivent pour le budget 2009. Ça va être intéressant — et fort prenant.

Monrovia, le jeudi 06 novembre

Me voilà installé une nouvelle fois à l'hôtel. J'avais fait remarquer à Marjorie que malgré tous mes allers-retours à la capitale, je n'avais jamais retrouvé une chambre connue. J'ai déjà essayé une petite demi-douzaine d'hôtels différents, et même lorsque je reviens dans l'un d'eux, j'hérite d'une chambre que je ne connaissais pas encore: quand ce cycle prendra-t-il fin?

À peine arrivé, j'ai tapé des citations du Gide que je venais de terminer en route. *Les nourritures terrestres*. J'en avais souvent entendu parler, mais ne savais à quoi m'attendre. Mon sentiment est ambigu. D'un côté, je désapprouve certains plaisirs "faciles" qu'il encense. Mais d'une façon générale, ce vibrant plaidoyer pour la volupté m'a touché. J'ai trouvé couché là sur papier bien des sentiments que j'éprouve mais ne parvenais à exprimer — surtout dans la seconde partie, *Les nouvelles nourritures*, de dix-huit ans postérieures à la première.

"Du jour où je parvins à me persuader que je n'avais pas besoin d'être heureux, commença d'habiter en moi le bonheur; oui, du jour où je me persuadai que je n'avais besoin de rien pour être heureux." (p 177 de l'édition poche)

"Il y a sur terre de telles immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur, que l'homme heureux n'y peut songer sans prendre honte de son bonheur. Et pourtant ne peut rien pour le bonheur d'autrui celui qui ne sait pas être heureux lui-même." (p. 194)

"Il m'a longtemps paru que la joie était plus rare, plus difficile et plus belle que la tristesse." (p. 195)

Sinon, je lis maintenant un Gorki tout couturé de cicatrices car il m'a servi pour une grande battue aux sauterelles noires. Il y a trois jours qu'elles ont envahi les bureaux et nos maisons, et nous n'avons d'autres ressources que les écraser une à une... Mais comme toutes ces vagues d'invasions, elle semble brève et bientôt révolue.

Monrovia, le lundi 10 novembre

Notre séminaire touche à sa fin. C'était assez passionnant, c'était l'occasion d'une bonne révision de pertinence sur nos actions, mais c'était aussi assez peu surprenant: mes budgets sont reconduits pour 2009 à peu près comme je l'espérais. J'essaye de préparer le plus beau projet possible pour ma remplaçante, puisqu'il s'agit d'une remplaçante. C'est la première fois que je prépare à ce point la fin de mon contrat...

Hier dimanche, pour conclure ce séminaire, nous sommes allés voir des singes. Il s'agit d'un ancien centre d'expérimentation animale près de l'aéroport de Monrovia, et lorsque les expériences ont cessé, une fondation s'est créée pour prendre soin des animaux survivants. Il y a donc une soixantaine de chimpanzés répartis par groupes d'une dizaine sur des îles fluviales qu'ils ne quittent pas parce que les chimpanzés n'aiment pas l'eau. Ils sont nourris d'abondance un jour sur deux, et ils ont l'air heureux. J'ai appris en passant que les chimpanzés, bien que moitié moins gros que nous sont quelque six fois plus forts! Un chimpanzé adulte moyen peut soulever plus de trois cents kilos d'une main!

Nous étions en canoë à rame, tandis que la nourriture venait dans un petit bateau à moteur. La difficulté de la journée a été que nous avons beaucoup, beaucoup attendu ledit petit bateau sur un rocher à quelques mètres d'une des îles à singes — un îlot sans herbe ni aucune espèce de végétation, et donc sans ombre d'aucune sorte. Nous avons tous des coups de soleil rayonnants malgré les protections multiples, et j'ai failli m'évanouir d'insolation.

Deux discussions m'ont frappé ces jours derniers. D'une part, je me suis aperçu de ce que plusieurs de mes collègues parmi les aînés sont d'avant Astérix. Leur enfance, c'était Tintin, et Astérix est venu plus tard... Marrant, je n'avais jamais réalisé la différence. D'autre part, en discutant avec François l'architecte, nous nous sommes mis d'accords pour trouver que Monrovia avait passablement changé ces derniers neuf mois (depuis mon arrivée) — plus que pendant les deux ans où je ne suis pas venu. On commence en effet à apercevoir des immeubles qui ne sont pas (pas trop) de qualité "libérienne", mais de standing international. Il y a donc du progrès...

Mais tout cela est fragile, et ne tient encore qu'à la seule personnalité de la Présidente. Elle vient d'ailleurs de fêter la mi-temps de son mandat, ce qui fait déjà songer à la suite. Et pour ladite suite, tous les scénarii sont possibles, y compris et surtout les plus sinistres... Rien n'est encore acquis ici, tout est à faire et à consolider...

De retour à Voinjama, le mercredi 12 novembre

Un magicien

Je suis rentré à Voinjama juste à temps pour rencontrer Tom Verner, qui s'en allait le lendemain matin. Tom Verner est un magicien qui tente d'offrir aux "vic-

times" de toutes catastrophes un peu d'attention, un peu d'inattendu, un peu de magie, un peu de fraternité, un peu de divertissement. Il raconte volontiers qu'un vieil afghan qui l'avais laissé présenter son spectacle dans la mosquée d'un camp de réfugiés est venu le remercier de ces mots: "Depuis dix-sept ans que je vis dans ce camp, vous êtes le premier à venir nous offrir du divertissement." Tom Verner ajoute: "Il me semble parfois que l'"humanitaire" ne s'occupe que des corps."

Tom Verner a fondé avec sa femme Janet (hélas absente de cette tournée) l'association *Magiciens Sans Frontières*, qui a déjà moult projets de collaboration avec Marjorie. Voilà quelques semaines qu'elle est là, et déjà elle multiplie les rencontres, les opportunités et les projets!

Voinjama, le vendredi 14 novembre

Saynète

Marjorie m'a fait remarquer que le jus de fruits ouvert dans la porte du frigo devait avoir tourné. Je lui ai rétorqué: "Mais non, c'est un jus de kiwi et canneberges (*cranberries*): c'est normal que ce soit acidulé". Le lendemain, elle me faisait remarquer que si je me servais dudit jus de fruits dans un verre au lieu de boire à même la brique, je verrais de drôles de choses qui fleurissent dedans — des choses qui ont peu à voir avec des pépins de kiwi et des noyaux de canneberges...

Ah, la vie dans la jungle!

Voinjama, le mercredi 19 novembre

Deux jours que je passe en katkat sur les routes pourries. Pire, ledit katkat étant un pick-up deux portes, nous nous y tassons à trois avec le chauffeur et mon vieil ingénieur, et c'est à moi qu'incombe le demi-siège central. La vie est dure — et si seulement la vie!

Hier matin, le chauffeur Saah (Toujours le même!) m'a fait goûter du "médicament" (du moins, c'est ce que j'ai d'abord cru qu'il cherchait): il s'agit de l'un des deux déjeunés typiques d'ici, un sorte de bouille de brisure de riz très sucrée et très liquide, qu'on mange en alternant avec des bouchées de l'excellente baguette locale. C'est liquide et vendu en sachets comme le thé, l'eau, le café et j'en passe. L'autre déjeuné typique, c'est l'omelette dans du pain: on dit "un œuf frit".

La veille, Saah m'avait aussi fait goûter une boisson alternative au thé du désert: une sorte de tisane de gingembre assez forte. Il racontait que tu temps où il était chauffeur pour le HCR, il se prenait chaque matin un mélange gingembre + thé vert du désert + café pour ne pas s'endormir. J'imagine!

Il m'est arrivé hier une aventure effarante, tout à fait inattendue dans la routine un peu ronronnante de notre vie à Voinjama. Jacques m'a appelé au sortir d'un meeting comme quoi toute la police de Voinjama était à mes trousses et que je devais me réfugier chez les Nations Unies. Il fallait avant tout éviter un incident diplomatique: puisque nous avons un statut de diplomate (y compris immunité), imaginez le scandale si un policier nous arrête!

L'affaire est la suivante: jouant sur ma réputation de forte réactivité — Fritz parle de "mèche courte", comme pour la dynamite, ce qui fait rire Marjorie d'abondance —, deux des plus hauts officiels de Voinjama se sont arrangés pour que je me retrouve seul avec eux dans un bureau. La discussion était sans importance et effectivement emportée, et je me suis immédiatement retiré — certes en claquant la porte. Et suite à cette entrevue sans témoins, ils ont porté plainte comme quoi j'aurais giflé l'un d'eux!

Ne rentrons pas dans les détails sordides sur ces bonshommes: nous avons déjà eu maille à partir avec eux pour diverses corruptions, et des ONGs on déjà été provoquées de la même manière et ont dû payer pour qu'ils retirent leur plainte. Simplement, nous ne sommes pas une ONG, et nous avons notre fameux statut diplomatique, ce qui fait que l'affaire est en train de monter dans les plus hautes sphères. Nous en sommes actuellement (le lendemain des faits!) au ministre des affaires étrangères et au ministre du protocole. Je suis soudain devenu, par cette affaire, l'objet des plus hautes considérations diplomatiques... Et je n'ai bien entendu plus aucune importance personnelle (En ai-je jamais eu dans cette occurrence?). Je me sens comme un spectateur...

La suite au prochain numéro!

Hier, mes collègues locaux sont venus à la maison, mais cette fois au lieu de regarder un film nous avons joué au *Grandissime Dalmuti*. C'était ma première tentative de jeu avec eux, et ma foi c'était plutôt réussi.

Ça m'a détendu de mes mésaventures politiques! Rien n'est encore décidé, et les tribulations et autres rebondissements politiques de l'affaire de la prétendue baffe ne sont pas encore prédictibles! Nous en sommes à ce que demain nous tentons une réconciliation à l'amiable, sponsorisée par les plus hautes autorités locales...

Une petite anecdote me revient, qui éclairent un peu le climat politique général. Un employé local d'une ONG a un jour attrapé deux voleurs en flagrant délit. Il les a menés lui-même à la police. Comme la police n'a aucun moyen, il lui a fallu payer pour que la police enquête et confirme le flagrant délit. Pendant ce temps, les deux voleurs étaient en prison, et la victime payait pour leur bouffe — car la prison

n'a pas plus de moyens que les policiers. Finalement, les deux voleurs ont été jugés coupables, mais relâchés car il n'y a pas de place dans les prisons. Ils ont donc commis leur crime, vécu aux crochets de leur victime pendant un certain temps, puis ont été relâchés. Quant à la victime, il estime qu'il a dû payer au total plusieurs mois de son bon salaire d'ONG...

Qu'importe! Là, je pars pour de brèves vacances — brèves car il me tarde déjà de retrouver Ma Jorie favorite! J'imagine que les choses vont se tasser pendant ce temps. En tous cas, c'est entre les mains de mes plus hauts chefs.

Voinjama, Libéria, le mardi 25 novembre 2008

J'avais à peine quitté Voinjama (et Marjorie) que déjà j'avais des choses à raconter. J'effectuais Voinjama-Monrovia dans le petit avion que le CICR met généreusement à notre disposition parce que nous les finançons, et à bord je lisais des récits de marcheurs (en l'occurrence Sylvain Tesson et Alexandre Poussin). Mon regard, lavé par leurs récits d'ailleurs, redécouvrait le Libéria. Ces paysages trop souvent survolés m'étaient à nouveau neufs, comme si mes yeux avaient été débarrassés d'une buée déposées par l'habitude. Tout me paraissait merveilleux, les arbres élancés et drus, les chemins rouges lumineux, les champs rares, les rivières molles. Tout me semblait frais et jouissif.

Et tout à coup — caprice de la météo — j'ai recueilli un instant sur ma rétine un spectacle tout à fait insolite: un arc-en-ciel *total*, c'est-à-dire circulaire! Je n'avais jamais songé à ce que les lois de l'optique permettaient ça...

Suisse, le mardi 02 décembre

La suite a été à l'avenant, comme si la vie était devenue plus colorée, ou plutôt comme si j'avais retiré des lunettes aux verres dépolis qui ternissaient le quotidien d'une poussière triste. Le vol Monrovia - Genève que j'ai tant fréquenté m'a semblé fantastique, un air de Gluck accompagnant des images de paysage a failli me faire pleurer, et Brassens me susurrant à l'oreille son émouvant "Je vous salue Marie"... Au débarqué, il faisait un froid sec magnifique, et un vol de pigeons s'est égaillé comme la gerbe d'une explosion au ralenti. Pourquoi ne remarque-t-on pas plus à quel point la beauté nous entoure de partout?

Tessin, Suisse, le mardi 08 décembre

Une des raisons qui avaient rendu des vacances loin de Marjorie indispensables était un ensemble d'affaires de familles dont la plus passionnante était la découverte de mon village d'origine au Tessin et de mes lointains cousins vivant là.

Le Tessin est la partie italophone de la Suisse, que je n'avais encore jamais visitée bien que j'en fusse originaire. J'aurais dû m'inquiéter plus tôt de connaître tant de beauté: la réputation du Tessin n'est pas surfaite. On dirait en effet la Côte d'Azur — Cassis près de Marseille par exemple — avec le lac au Sud, les maisons colorées et les palmiers, et en même temps on est entouré des Alpes aux sommets étincelants de neige. Je n'ai rien de plus pressant que revenir — cette fois bien accompagné!

J'avais contact par courrier avec la famille de Novaggio. J'ai été reçu comme un prince, ou, mieux, comme un fils prodigue! Bien que fort lointainement affilié, j'étais de la famille comme on peut "être de la famille" dans un petit village de montagne farouche et fier. J'ai découvert des archives qui détaillaient quatorze générations jusqu'à moi, et remontaient à notre plus ancien ancêtre connu, né en 1550. Maintenant que le contact est établi, nous espérons organiser quelque grande réunion familiale à notre retour de mission. Après tout, nous ne sommes qu'une ou deux centaines de part le monde — autant dire une poignée!

J'oubliais: lors des présentations, je suis devenu le "cousin d'Afrique" — rôle pour tout dire un peu inattendu. Non?

C'est une sacrée drôle de chose que la famille!

De retour à Voinjama, le dimanche 22 décembre

Me voici rentré à la maison et surtout auprès de ma chère et tendre. Ouf!

J'ai bien profité de la Suisse, et surtout de l'hiver précoce et de la neige abondante! J'ai même pu jouer de la cornemuse sur les quais du lac Majeur sous la neige. Par contre, je confesse que l'une des choses qui m'ont frappées durant mon bref séjour peut être illustré par l'anecdote suivante: j'étais en rendez-vous à la Sécurité Sociale, et la dame au lieu de traiter mon cas a raconté le stress dans lequel elle vivait. Elle était visiblement au bout du rouleau, et ses collègues de même: j'ai eu l'impression qu'on cherchait à épuiser le service public. En fait, hors du cocon chaleureux de la famille et des amis, j'ai surtout vu de la peur, de la fatigue, de l'angoisse, du stress, de l'épuisement, des craintes, et bien d'autres sentiments minants.

Et puis, comme un contrepoint de mauvais goût, j'ai trouvé que les aéroports ressemblaient à un temple du luxe: tout témoigne là du monde artificiel et excessivement cher qu'on nous présente comme le meilleur des mondes — mais un monde sans brins d'herbe, sans amitié, sans sieste, sans promenade sous les étoiles, sans effort, sans tout ce que fait que la vie vaut la peine d'être vécue. Nous serions-nous fourvoyés quelque part?

Avec mon retour, j'imaginai pouvoir vous raconter les suites de "l'affaire de la gifle", mais qu'en dire? Mon grand chef d'ici a rencontré un grand chef du Libéria. Il ont discuté un peu, mais sans parvenir à aucune conclusion tranchée. Je crois que tout le monde cherche à faire en sorte que l'affaire se dilue dans le temps, l'espace et la quatrième dimension. Pour ma part, je suis d'accord! Rien à redire, donc, et je ne reparlerai de l'affaire que si un rebond inattendu et même improbable la relance...

Je n'avais que quelques heures à Voinjama pour recevoir la passation de mes deux derniers collègues sur place, puis je me suis retrouvé "seul maître à bord"! Le docteur Thomas partait en vacances de Noël durement méritées (ce sont ses premières vraies vacances, et il a commencé en même temps que moi), tandis que Jacques, mon cher Jacques, je dirais presque le grand Jacques partait... à la retraite.

La Coopération Suisse a donc passé la dernière semaine de mon absence en grandes fêtes où Marjorie me représentait — et Jacques méritait bien toutes ces festivités! J'ai énormément, énormément appris auprès de lui. Il va me manquer, tiens!

Du coup, hier samedi a été consacré à une très longue réunion avec notre staff local. J'ai profité de la venue de deux nouveaux (qui doivent tenter de remplacer Jacques, comme si Jacques était remplaçable) pour donner à chacun le temps de parler de lui, et pour revenir en détails sur les relations de chacun à chacun. Je crois que c'était une heureuse initiative. Ensuite, je leur ai expliqué en long, en large et en travers tout ce qu'ils voulaient savoir sur 2009 et n'ont jamais osé demander. Je me suis rendu compte qu'ils naviguaient à vue, et que chacune des informations que je partageais leur était précieuse. Tant mieux!

Ils savent donc que je serai remplacé en février par une plus jolie que moi!

Puis la plupart d'entre eux sont partis pour vacances de Noël. Je n'ai gardé auprès de moi qu'une équipe réduite pour, justement, préparer le fonctionnement de la base en l'absence de Jacques.

La dernière surprise en date est la visite surprise de quatre motards suisses! Ils ont mis deux mois à arriver par le Maroc, le Mali et la Guinée, et prévoient de rallier l'Afrique du Sud au bout d'un an! Ils ont planté leurs tentes dans le jardin du bureau, et mes collègues libériens ont eu énormément de plaisir à les rencontrer: ils n'en revenaient pas de ce qu'on puisse venir de Suisse par la route!

Que de surprises...

Voinjama, Libéria, le lundi 22 décembre 2008

Nous avons maintenant deux chats à la maison, adoptés par Marjorie durant mon absence (et avec ma bénédiction). Une femelle appelée Melle et un mâle nommé Pitre. Ils sont bien éduqués et font déjà pipi dehors. Ouf! Marjorie passe une partie non négligeable de son temps assise sur l'un de nos nombreux fauteuils, un chat dans les bras!

Quant à moi (Comme si les chats étaient pour Marjorie seulement!), j'ai reçu de quelqu'un que j'aime un cadeau merveilleux: il s'agit d'une paire de véritables bretelles de l'armée suisse, sobres et noires, et tellement larges qu'elles tiennent chaud. Il y a une véritable sensualité à revêtir de telles bandes élastiques qui moulent le torse (musclé) et se croisent dans le dos, comme une qui vous prendrait éternellement dans les bras.

Vive Noël!

Voinjama, le lundi 29 décembre

Pffff (comme disait une roue de ma connaissance lorsqu'elle était crevée). Quel ouikène! Marjorie et moi accueillions deux collègues de Monrovia à la maison, et c'était très sympa. Pour parfaire le dimanche, nous étions invités par les deux CICR restants pour partager un brunch. Nourriture excellente, jeu de tarot, et j'en passe. Jusque-là, un dimanche parfait, tranquille et sans fausse notes.

Le problème, c'est que depuis le matin, nous n'avions plus ni eau ni électricité. Nous avons donc passé une partie de la matinée à charger un réservoir sur un pick-up, aller le remplir chez les Pakistanais des Nations Unies, et transférer l'eau au seau dans les salles de bains. Le soir, après le brunch, c'est de l'électricité dont il a fallu s'occuper. Branle-bas de combat chez les locaux en charge: générateur de secours, UPS, réglage, etc. Ledit générateur de secours émet un petit ronronnement qui a tendance à faire fuir les chats et desceller les portraits de famille accrochés aux murs.

Bon, il faudra améliorer un peu tout ça, maintenant que l'urgence est passée...

Vive les dimanches à la campagne!

Voinjama, le vendredi 02 janvier 2009

Nous avons prévu de terminer la journée d'hier soir premier janvier par la soirée d'élection de Miss Voinjama. L'affaire est moins futile qu'il n'y paraît, car elle est associée à une réflexion sur les grossesses chez les adolescentes. En tous cas,

c'était l'occasion de voir du beau monde. Mais ni Marjorie ni moi n'en avons eu le courage. Il y a bientôt une semaine que non seulement nous vivons sans guère d'eau ou d'électricité, mais que nous consacrons plusieurs heures par jour — y compris les jours fériés — à ces questions. Mercredi soir (le 31!), nous avons dû remplir notre petit réservoir domestique au seau — et tôt le lendemain il était déjà vide à nouveau! Et le 01^{er} janvier à 08:00 du mat', nous étions avec les mécaniciens à réviser le moteur du générateur. Quant à la soirée, je l'ai passée à refaire des prises électriques pour brancher des appareils sur UPS. Fameux réveillon, je vous le dis!

Voinjama, le jeudi 08 janvier

C'est incroyable: maintenant, j'ai froid le matin. Enfin, "froid", entendons-nous: disons que nous dormons sans ventilateur et qu'avant le lever du soleil je ressens le besoin de porter une chemisette plutôt que de rester torse nu... Mais tout de même, je n'aurais jamais imaginé songer durant mon séjour au Libéria: "Tiens, il fait frais ce matin."

François rentre demain, et avec son arrivée se termineront trois semaines de gestion de la base. Tout va mieux, et rien ne témoigne des difficultés de la période de Noël. C'en est presque frustrant! À part ça, je suis content du travail effectué pendant les fêtes: la base est fonctionnelle — et elle fonctionne effectivement!

Hier soir, nous avons regardé un film avec Marjorie. Le luxe suprême, c'est que mon Cousin GillesDo nous a prêté un projecteur puissant: nous avons maintenant un écran qui occupe tout le mur de notre chambre à coucher! Et samedi, nous avons invité nos employés pour (re)voir des images d'archives du Libéria — mais ce sera dans le salon!

Pour Marjorie, la période des fêtes a été très différente de ce qu'elle a été pour moi. Elle était en vacances, et en a profité pour lire d'abondance. Elle a d'ailleurs presque fini tout ce que j'avais amené, et il est temps que le travail reprenne! Le soir, elle lit au lit pendant que je m'endors, et le matin elle raconte tout ce que j'ai dit pendant mon sommeil — car non seulement je parle, mais en plus je tiens des dialogues sensés avec elle! Ce qui est rassurant, c'est que je ne dois pas avoir besoin de m'inscrire chez un psychiatre: je passe l'essentiel de mes nuits à lui dire que je l'aime!

Bref, tout va bien, la vie est belle et les oiseaux poussent allégrement la chansonnette.

Voinjama, le mardi 14 janvier

Les plus anciens et fidèles lecteurs de ces "Carnets" se souviennent peut-être de mes premiers mots lorsque j'ai débarqué au Libéria en 2004. C'était: "Niels est

formidable." Eh bien, ledit Niels est venu passer cinq jours chez nous, et je ne me dédis pas quant à sa formidabilité.

Pour les moins anciens et moins fidèles lecteurs de ces "Carnets", Niels est un architecte danois, genre Viking grand et roux, à qui j'avais succédé en 2004 pour construire un hôpital à Monrovia. Maintenant, il a délaissé l'architecture pour se lancer dans l'économie politique, et il finalise un truc d'un très haut niveau d'études (je me perds dans les standards internationaux de diplômes) sur le Libéria. Passionnant. Passionnant, je vous dit: Niels connaît tout du Libéria, et remet le moindre fait en perspective de façon frappante. Passionnant... Je redécouvre le pays où je vis depuis un an — où j'en suis à ma troisième mission en cinq ans.

Il me semble qu'à chaque retour au Libéria, je découvre ce pays plus riche et plus complexe qu'à la fois précédente.

Pendant ce temps, *Right To Play* où travaille Marjorie a enfin repris les activités. C'était hier soir, après plus de trois semaines de "vacances" qui déguisaient du chômage technique. En effet, l'ONG dépend de bailleurs de fonds, et pour attendre lesdits fonds, il a fallu mettre le personnel en vacances forcées. Maintenant, lesdits fonds n'arrivant toujours pas, il faut fermer le projet en urgence. Beau bordel.

Du coup, Marjorie termine sa première mission par les leçons amères. L'histoire n'est d'ailleurs pas sans rappeler ma toute première mission (avant MSF), mission idéale, mission de rêve en Afghanistan — annulée parce que le signataire du bailleur de fonds était en vacances et avait oublié de déléguer sa signature... Dure dépendance financière.

Rappelons que les Organisation "Non Gouvernementales" sont en majorité — sinon toutes — dépendantes de fonds, lesdits fonds étant en majorité gouvernementaux. Voilà qui en dit long sur la prétendue indépendance de ces associations. Des exceptions, des ONGs financièrement indépendantes des bailleurs et des industries, je n'en connais qu'une: MSF. C'est là une de leurs plus grandes forces — continuez à donner. Il y a peut-être d'autres exceptions, mais je ne les connais pas. Peut-être MDM. Tout le reste, ce n'est qu'une immense mascarade déguisant des interventions d'États, avec tout l'agenda invisible qui va derrière.

Un exemple? L'un des plus gros bailleurs de fonds, c'est USAID, donc les États-Unis (l'aide européenne s'appelle ECHO). Eh bien par principe, USAID refuse tout soutien à des projets parlant de préservatif. Une ONG "indépendante" n'a donc guère de choix: ou elle n'a pas d'argent, ou elle "oublie" tous les programmes de prévention SIDA... Vous avez dit: "Indépendance"? "Non gouvernementale"? Rions ensemble. Dure loi de l'aide internationale.

Donc *Right To Play* ferme la porte, pour tout dire de façon précipitée et assez honteuse — merci les bailleurs. Et Marjorie passera son dernier mois ici à essayer de poncer les arrêtes coupantes des pots cassés. Son souci, c'est le staff local, motivé et compétant, qu'on jette comme un vieux slip troué et dont on se moque éperdu-

ment. Il ne reste à Marjorie que la possibilité d'aller boire des verres avec eux et essayer de ne pas les laisser dire: "Tous les mêmes."

Le temps béni où je pouvais chanter la joie que nous avons à travailler ensemble est hélas révolu — du moins pour cette mission! À recommencer, hé, hé, hé.

Quant à moi, mes deux collègues sont revenus de vacances. "Deux", car Jacques, mon cher Jacques, le grand Jacques est parti à la retraite pendant mon absence. Restent donc François l'architecte (qui s'en va juste après moi, ayant terminé sa construction d'hôpital) et Thomas le docteur, qui reste.

La semaine prochaine arrive Sabine, ma remplaçante, ou plutôt "notre" remplaçante, attendu qu'elle remplace tout le monde sauf Thomas! Le profil de poste de Sabine fond ensemble celui de Jacques (gestion de la base, administration et logistique), le mien (deux projets) et ce qu'il reste à faire après le départ de François à l'hôpital (détails de finition). Elle va bien s'amuser. Heureusement, nous avons quatre semaines de passation pour qu'elle puisse bien prendre les choses en main. Je crois que tous les ingrédients sont réunis pour qu'elle hérite d'une mission magnifique. En tous cas, nous avons tous bossé dur dans ce sens. Je la jalouse presque!

J'espère que Sabine se plaira...

Voinjama, Libéria, le samedi 24 janvier 2009

Cette fois, ça y est: Sabine est arrivée! Elle était chaperonnée par le grand chef de Monrovia jusqu'à hier, et ensuite nous avons pu faire notre premier petit "moment d'équipe" après le bural. C'est que nous avons tant de choses à lui raconter. Une image me hante: celle de parents qui font des recommandations à une baby-sitter, la première fois qu'ils laissent leur enfant à la maison: la mission de Voinjama, c'est notre bébé, et c'est elle qui l'adopte

En tous cas, c'est mon attitude. Rappelons pour l'occasion que c'est ma première passation — toutes mes missions jusque-là s'étaient terminées plus ou moins prématurément. C'est aussi la première fois que je boucle une année complète de mission! Bien des premières fois, donc. Et mille recommandations à ma successeuse... J'ai envie qu'elle se plaise à Voinjama.

François, l'architecte, termine une longue mission qu'il aura menée de bout en bout: l'hôpital auquel il donne les dernières retouches de peinture n'existait pas lorsqu'il est arrivé il y a quoi, trois ans? Il a tout mené, des études initiales aux derniers détails. C'est une situation très gratifiante.

Quant à Thomas, le docteur, il reste — il a un contrat ouvert. Du coup, il est le premier intéressé à ce que Sabine se plaise ici.

Bref, nous l'attendions, et elle est arrivée. Pour moi, c'est la fin de ma mission qui se profile... Joyeusement!

Hier matin, j'étais invité à l'inauguration d'une école. Comme le grand chef était encore là et qu'il voulait voir chacun de mes collègues, je suis allé seul. Je me suis régalé. C'est une école dont l'érection a été extrêmement laborieuse (hum!) et lente, puisqu'elle avait été initiée par mon prédécesseur. Mais nous en sommes venus à bout, tant bien que mal.

L'inauguration s'est bien passée. Point trop de discours, quelques danses, beaucoup de photos-souvenirs auxquelles je me prête avec complaisance. Le temps fort a été le moment de mon "enrobage" (en anglais *gowning*), où j'ai reçu un vêtement traditionnel. Pour le porter, j'ai ôté ma superbe veste de costume taillée ici, et dessous je portais un T-shirt rouge imprimé "*I love Lofa*". Lofa, c'est la région d'ici, l'équivalent du canton en Suisse ou du Département en France. La foule était en délire!

On a profité de l'occasion pour me rebaptiser. J'ai désormais un nom Lorma (ethnie du coin): je m'appelle Korluboï. C'était, à ce qu'on m'a dit, le nom d'un grand chef d'autrefois. J'ai essayé de demander pourquoi ce nom, mais c'est la seule

réponse que j'ai obtenue: c'était un grand chef, et c'est un honneur d'être nommé ainsi. Je l'ai pris avec mon immodestie traditionnelle.

J'ai fait plusieurs discours dont je suis fier, mais le plus intéressant je l'ai gardé pour la fin. J'ai félicité le contractant, c'est-à-dire celui qui a vraiment fait le travail, celui qui a porté les portes et sué à scier. J'ai rebondi sur mon baptême et la réputation que je me suis faite ici: on me dit dur — le genre "sévère-mais-juste" de Gotlib. J'ai donc admis publiquement cette sévérité (ce qui a fait sourire tous ceux qui bossent avec moi de près ou de loin) et j'ai expliqué qu'elle venait à proportion du respect que j'avais pour eux. En effet, je n'admets pas qu'ils soient médiocres, qu'ils fassent moins bien que ce qu'ils peuvent faire de mieux. Plus j'ai de l'estime pour eux, c'est-à-dire plus je les respecte, plus je suis exigeant — à tous niveaux.

Je crois que ça a été compris et très bien pris.

Tant mieux.

Voinjama, le mercredi 28 janvier

Faut-il en rire ou en pleurer? Je racontais ce matin à Sabine que j'estimais à 30% le nombre d'élèves fantômes dans les écoles, uniquement là pour les besoins de la statistique. Il faut dire que toutes les aides, payes, et autres provisions sont proportionnées au nombre d'élèves. Je m'étais cru pessimiste. Mais nous avons effectué nos premiers recensements détaillés, et les résultats sont sans appel: ce sont entre 40% et 50% des élèves qui n'existent pas sinon sur papier! Voilà qui explique que le tiers de la population était recensée dans une école!

Voinjama, le samedi 31 janvier

C'est étonnant comme la mort est proche, ici. Il y a un mois, Marjorie perdait un collègue, Adama, chauffeur. La semaine dernière, c'est notre femme de ménage qui a appris le décès soudain de son frère. Et hier, l'un de nos chauffeurs a perdu sa fille de quatre ans. Elle est décédée d'un coup, pendant la nuit. L'enterrement a eu lieu le matin même, et nous avons tous été présenter nos condoléances en fin de matinées. Le temps écoulé entre le décès et l'enterrement dépend de l'importance de la personne — c'est-à-dire en grande partie de son âge. Une fillette de quatre ans, on l'enterre donc immédiatement. Par contre certaines funérailles de vieux chefs peuvent durer jusqu'à deux semaines.

Les gens étaient dignes, mais le deuil ne se porte pas de la même manière que chez nous. Chacun s'abandonnait à sa spontanéité. On n'empêchait pas les enfants de rire. La mère était parfois secouée d'un sanglot. Le père, notre collègue, avait l'air triste mais il répondait d'un sourire à nos encouragements. J'étais touché par cette simplicité. La mort, ici, fait partie de la vie. Après tout, c'est tout à fait ça, non? On vit, on meurt, ça me paraît normal. Ce qui me révolte, c'est la souffrance.

Voinjama, le dimanche 01^{er} février

J'ai terminé la lecture d'un livre qu'on m'a offert il y a fort longtemps et dont j'ai malheureusement atermoyé la lecture. "Malheureusement" car *Ébène* de Ryszard Kapuściński (c'est un Polonais) propose sur l'Afrique un regard d'une clarté, d'une intelligence, profondeur et d'un amour tout à fait rares. Je ne saurais qu'en recommander chaleureusement la lecture à toute personne intéressée par cet immense continent. La première de ces thèses, c'est de mettre en valeur la richesse, la diversité et la complexité de l'Afrique, que par une réflexe culturel malheureux on a tendance à voir comme une masse unique, peuplée de gens uniformes puisque tous sombres de peau. Il y a pourtant bien plus de différences entre deux "Africains" pris au hasard qu'entre un Polonais (comme l'auteur) et un Suisse (comme moi) ou un Portugais!

Je vous en propose deux citations. La première sur les langues, qui rendent si difficilement compte de cultures vraiment différentes: "Chaque langue européenne est riche, mais sa richesse est au service de la description de sa propre culture, elle est là pour représenter son propre monde. Quand elle veut aborder le terrain d'une autre culture et la décrire, elle dévoile ses limites, son désarroi sémantique." (p. 371). La seconde est une interrogation qui me semble fondamentales: "Le problème mondial le plus grave n'est pas de trouver de la nourriture, car les vivres existent en abondance et ne nécessitent parfois qu'une bonne gestion ou de bonnes conditions de transport. Le véritable problème, ce sont les hommes. Que faire de tous ces millions de gens vivant sur terre? De leur énergie inemployée? De la force qu'ils représentent et qui paraît inutile?" (p. 315).

Sinon, c'est un beau dimanche, paisible malgré le bourdonnement irritant du générateur et nos inquiétudes pour l'un des chats qui semble malade.

Voinjama, le mardi 03 février

Hier, nous avons eu notre premier orage: fort modeste, certes, mais il faut bien voir qu'aucune goutte de pluie n'était tombée depuis mon retour il y a un mois et demi! L'orage est revenu avec les grosses chaleurs: hier soir, j'avais installé un deuxième ventilateur dans le salon — même après l'orage — et nous avons dû remettre en fonction celui pour la nuit.

Pendant ce temps, Sabine s'adapte et prends doucement la situation en main...

Voinjama, le mercredi 04 février

Le monde de l'humanitaire est plein de surprises. Marjorie est venue dans l'idée d'apporter son point de vue de danseuse dans une ONG qui s'occupe d'en-

fants. Dans un premier temps, elle a trouvé une situation interne de crise, et a dû se contenter de se "rendre utile" en soutenant l'administration défailante. Dans un second temps (Noël), tout le monde a été en vacances forcées et prolongées. Maintenant, L'ONG ferme, il a décidé de monter le staff en ONG locale. Comme les responsables sont à Monrovia à gérer la haute administration de l'affaire, Marjorie se retrouve seule sur le terrain à... créer une ONG — rien de moins!

Voinjama, le samedi 14 février

Quelle aventure!

Cette avant-dernière semaine est devenue de plus en plus folle, et ça promet de continuer jusqu'à la dernière heure! Marjorie et moi nous travaillons nos quatorze heures quotidiennes bon poids, et il devient difficile de trouver du temps pour faire les bagages! Elle, c'est à cause de la maïeutique de son ONG. Moi, c'est un peu de tout: la passation à Sabine, l'auditeur à promener, les projets à terminer et encore un dernier cours de béton à donner — sans mentionner les fêtes, les soupers, les adieux et toutes les obligations et joies sociales.

Il est clair que j'ai abandonné toute velléité d'écriture, même de "Carnets", ou de sérénades de cornemuse. Mais ce n'est pas grave. C'est même plutôt drôle et normal à ce stade. Et puis, j'en profite: c'est la première fois que je termine aussi proprement une mission!

Les grosses chaleurs se sont définitivement installées. Il devient difficile de survivre sans ventilateur. Le retour dans la neige risque de faire un choc...

Le chat va mieux.

La vie est belle.

À bientôt!

Voinjama, Libéria, le mardi 17 février 2009

Pauvre Sabine: c'est un programme échevelé dont elle hérite. D'abord, elle chapeaute trois programmes: un hôpital presque terminé, une base à gérer et mon programme — "Mon" programme? Aujourd'hui, ce n'est plus le possessif qui me hurte, c'est le singulier. Des programmes, j'en ai des tas: production et distribution de tableaux noirs, construction de ponts, production et distribution d'uniformes, réhabilitations d'écoles, production et distribution de pupitres (table avec banc intégré), production et distribution de meubles pour les profs (tables, bureaux, chaises, étagères), sans parler des projets dont Sabine n'hérite pas, les cours de construction et la certification d'un pont standard de 4m de portée... La pauvre ne sait plus où donner de la tête — mais je la rassure en lui rappelant que lorsque je serai parti, dans une semaine, elle n'aura plus tant à penser. C'est que pour chaque situation, j'essaye de lui expliquer le contexte, les antécédents, les spécificités de la situation, mes recommandations, et j'en passe.

Bon, ces deux dernières semaines sont donc effrénées, et c'est normal. Après, ça ira mieux.

Le plus préoccupant, c'est la chaleur. Les coupures d'électricités sont angoissantes parce qu'elles coupent les ventilateurs. Du coup, à la maison, j'en ai adapté un sur UPS, c'est-à-dire sur batterie automatique. Ça me fait une demi-heure de fraîcheur encore après que le générateur s'est tu.

Je crois que j'aurai un petit choc au retour...

Voinjama, le samedi 21 février

Hier matin, j'ai allumé la lumière pour travailler, comme à l'accoutumée. Lorsque j'ai voulu me lever de mon bureau pour conclure, je me suis aperçu que le sol de toute la maison était jonché de termites volants. Grouillants. Sans exagérer, je dirais deux par carrelage en moyenne, sur tout le sol, dans toutes les pièces. J'ai dû marcher sur la pointe des pieds pour ne pas en écraser. Avant de quitter la maison, j'ai réveillé Marjorie pour la prévenir du spectacle qui l'attendait. Plus tard, elle m'a remercié. C'était bien pire que ce qu'elle avait imaginé, mais au moins elle était préparée...

Les enfants les mangent, ces termites. Ainsi, chaque lumière est auréolée d'une nuée de termites volants, elle-même soulignée par une nuée d'enfants avides qui attendent que les ailes se détachent et que les termites se remettent à ramper. Notre gardien Joseph nous a dit qu'il était pourtant déconseillé de manger les termites, parce que ça rendait sourd. Chez nous aussi, il y a des trucs qui rendent sourd,

mais je ne me souviens plus bien quoi. J'ai dû mal écouter — ou mal entendre! En tous cas, Joseph essaye d'empêcher les chats (dont il héritera) de manger des termites. Délicate attention.

Il repleut depuis deux jours. C'est pour ça que les termites volants s'épanouissent soudainement. Ça dure quelques jours, et c'est fini. J'ai décrit exactement le même phénomène aux mêmes dates dans le 2^e de ces "Carnets": la boucle est bouclée. D'ailleurs, c'est après-demain que nous quittons Voinjama.

Et hier soir, nous étions à PakBatt pour souper (la cantine est ouverte aux expats, sans invitation). Lorsque nous sommes sortis, pour une raison que nous n'avons pas identifiée, le corps des sonneurs (= joueurs de cornemuse) jouait, en costume de grand appareil. Je me suis régalé à les écouter, et mes collègues ont eu la patience de m'attendre un peu. Les Pakistanais auraient voulu me dire "au revoir" gentiment qu'ils n'auraient pas pu faire mieux!

Voinjama, le dimanche 22 février

Ensuite, il y a eu le fameux dimanche d'adieux. Un peu mon premier du genre, finalement... Heureusement pour moi, c'étaient des adieux partagés: comme François part quinze jours après moi, nous nous partageons éloges et discours. J'ai reçu trois vêtements traditionnels, ce qui est, je crois, assez exceptionnel. En tous cas, j'en suis fort honoré. Les discours, comme ceux de l'école de Jayanmai, parlaient un peu de mon caractère et beaucoup de ce qu'ils avaient appris et gagné auprès de moi. Je crois que je suis officiellement autorisé à partir la tête haute.

Le soir, c'était la soirée d'adieux de Marjorie à sa nouvelle ONG. Elle aussi a reçu un vêtement traditionnel et elle a eu droit à des discours, mais j'étais trop épuisé pour en profiter pleinement. Je me suis contenté de prendre des photos. Et même si les mots m'ont échappé, le fonds est clair: des fourmillions de félicitations et de remerciements pour son travail d'accouchement d'une nouvelle ONG...

Maintenant, les bagages sont prêts.

Genève, Suisse, le jeudi 26 février

Les aventures ne sont pas finies: tout au moins ont-elles continué jusqu'à la fin! La veille du vol de retour, on nous a volé notre argent liquide à l'hôtel. Heureusement, les papiers, les documents officiels et personnels et les puces de téléphones nous ont été laissés! Mais nous avons passé notre dernier jour à Monrovia à la police centrale, à tenter — En vain! — d'obtenir une attestation de perte & vol. J'avais au moins obtenu une photocopie de ma propre déclaration, mais au bout de quatre heures à nous faire balloter de bural en bural, un ponte me l'a confisqué. Ayant bien appris ma leçon, je n'ai pas tenté de la reprendre. Je n'ai finalement perdu que ma journée...

Cela dit, ces tristes aventures ont passablement refroidit l'ardeur de Marjorie à revenir s'occuper de "son" ONG. Le Libéria, c'est aussi ça... Par exemple, une semaine auparavant, c'était Saah, mon cher Saah, qui était cambriolé. Une nuit qu'il dormait sur le terrain, loin de chez lui, des malotrus ont fractionné sa porte. Il a cependant eu la sagesse, lui, de ne pas vouloir faire de déclaration à la police. Il a préféré renvoyer les malfaiteurs au jugement de Dieu.

Sinon, le vol de retour a été aussi sans histoire que sans sommeil, et Marjorie est partie pour son travail de danse au Mans. Quant à moi, j'ai eu la surprise d'être attendu par ma mère, qui s'était bien gardée de me laisser deviner quoi que ce soit!

Bref, la vie est belle... Je l'ai déjà dit? Et alors? Je ne crois pas qu'on le dise assez, moi!

Le Mans, France, le jeudi 05 mars

L'arrivée en France m'a passablement étonné. Je me sentais mal à mon aise. Il y avait plus de militaires et de flics hargneux Gare De Lyon que j'en voyais en toute une journée à Monrovia. N'est-ce pas un peu le monde à l'envers? Du Libéria, j'entendais parler d'"insécurité", mais à l'expérience, ce n'étaient pas les loubards qui provoquaient ce sentiment chez moi, c'étaient les CRS à chien et les mirlitons à Famas... Je cherchais un terme qui qualifiât mon impression. "Hargneux" ne me satisfaisait pas. Il y a, dans la hargne, quelque chose de délibéré, de dirigé, de volontaire. Du coup, j'ai trouvé "hostile", comme la vieille littérature parlait de la "jungle hostile" — nos descendants parleront peut-être de "la jungle hostile du libéralisme forcené"?

Sinon, le débriefing à Berne s'est tellement bien déroulé que j'en ai eu envie d'enfin passer mon permis de conduire! C'est dire, non? Mais je ne me déclare pas disponible avant la fin de l'été.

D'ici là, je suis Marjorie, qui danse, qui danse...

Voilà: c'est là la fin de ce "Libéria 2008", qui a un peu débordé sur 2009, et qui nous aura permis d'enfin vivre notre vie de couple comme nous le souhaitions.

Que la route vous soit belle!